

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Revue de Manon

**Pages 1 à 2
manquantes**

PER

R-496

CON

LA REVUE DE MANON

Revue littéraire et cinématographique bi-mensuelle

Mlle Emma Gendron, directrice-propriétaire.

ABONNEMENT

Canada : 1 an, \$2.00; six mois, \$1.25
Etats-Unis : 1 an, 2.25; six mois, 1.50

CHANGEMENT D'ADRESSE

Tout avis de changement d'adresse doit nous parvenir avant le premier du mois, accompagné de l'ancienne adresse.

ADRESSE:

1219, rue St-Christophe, Montréal.
Tél. Est 8172-M.

Deuxième année — No 22

Montréal 1er Janvier 1927

Le numéro: 10 sous



Mademoiselle EMMA GENDRON
Directrice-propriétaire de "La Revue de Manon"

Bonne et Heureuse Année

A tous mes lecteurs et lectrices ainsi qu'à mes annonceurs, je souhaite que l'année 1927 soit entre toutes, la plus belle, la plus féconde en bonheurs de toute sorte. Je profite aussi de cette occasion pour remercier tout le monde du constant encouragement que l'on me témoigne.

J'espère que l'avenir n'aura pas à regretter le passé... et alors soyez sûrs que je saurai récompenser votre sympathie en m'efforçant de rendre "La Revue de Manon" la plus intéressante et la plus inédite.

A tous donc, mes vœux de bonheur pour 1927.

EMMA GENDRON.

La Vie Amoureuse de Rodolphe Valentino

Par Edouard Ramon

No 3

(suite)

C'est là qu'il avait vu, ou plutôt revu Bettina, mais la toute petite fille de Castellaneta s'était métamorphosée, épanouie délicieusement, comme une fleur de grenade.

Pour parler du "pays" avec le père — en fait pour retrouver la jeune fille, Rodolfo était revenu, passant là "par hasard" au début, puis venant tout simplement, ensuite, sans éprouver davantage le besoin d'expliquer sa visite.

Il était revenu et peu à peu une intimité était née qui avait fait de Rodolfo une manière de grand frère aîné, tendre, toujours plus tendre pour sa jolie amie. Les dimanches il obtenait de l'emmener promener, de l'inviter à danser. Et c'était, le long des quais, à travers les canaux, jusque vers le Lido, des promenades enivrées, ou, dans des *trattorias* discrètes, de longues haltes où l'effervescence d'un amour naissant s'entre-

mêlait aux bavardages enfantins de la jeunesse...

La fièvre un peu folle du Carnaval agit sur cette idylle comme la chaleur d'une serre sur une fleur précocée. La fin du premier bal les trouva réfugiés dans l'ombre propice du porche d'un *palazzo* désert: lèvres à lèvres ils s'abandonnaient aux promesses des premières étreintes.

Les mois s'écoulèrent pour Rodolfo dans une atmosphère de rêve éveillé: ses facultés de vivre semblaient décuplées. Il travaillait intensément, puis, à peine sa journée d'étude achevée, se plongeait dans une frénésie d'évocations, d'espoirs et de projets. Il en était ainsi chaque jour, Bettina, de son côté, subissait sans nul effort pour le combattre, sans remords, le croissant ascendant de l'amour de Rodolfo. Elle sentait, elle savait qu'elle courait à une sottise, que son bel amoureux représentait pour elle un rêve insaisissable, que la différence de leurs situations sociales, que la vie se chargerait inéluctablement de les séparer.

N'importe. Elle se livrait sans réserve à ce qui était pour elle la raison même de vivre.

En elle-même, au cours de ses songeries presque subconscientes, elle s'était vouée, elle s'était donnée à Rodolfo. Un pieux serment jusqu'alors l'avait retenue. Pas pour longtemps: l'inévitable approchait. Au début de cet amour, elle avait prononcé un vœu qui la liait à elle-même — et à la *Madonna* de Santa Maria Maggiore. Mais l'heure sonnerait bientôt où elle se trouverait libre, délivrée de son ultime scrupule, de la contrainte des préjugés, délivrée de tout afin de mieux s'asservir au joug de son amour.

Le soir même de ses seize ans — la date fatidique — qui tombait un doux dimanche de printemps, elle avait obtenu d'aller seule avec Rodolfo jusqu'au Lido, contempler de loin la splendeur illuminée d'une fête nautique organisée par les snobs cosmopolites de l'hôtel *Excelsior*.

En vérité, la fête, elle n'était point dans le tournoiement de couples inconnus sous des guirlandes de lanternes vénitiennes, dans l'envol des fusées doublant la course de leurs lueurs phosphorescentes au-dessus des eaux calmes de la plage, non plus que dans le brouhaha élégant d'une foule où scintillaient les mille feux des bracelets de diamants. La fête, ils la portaient en eux-mêmes, dans leur cœur bondissant, dans leurs lèvres tremblantes, dans la fièvre de leurs corps promis.

...Enlacés au fond d'une gondole que Rodolfo avait fait la petite folie de louer pour eux seuls, ils revenaient vers Venise, sûrs d'être tout à l'heure l'un à l'autre.

Un orage subit. Une trombe d'eau aveuglant le gondolier, menaçant, dans la rafale, de couler leur embarcation... Bettina affolée, saisie de quelle crainte superstitieuse, puis bientôt trem-



Rodolphe Valentino et son dangereux petit favori (léopard)

pée par la chute incessante de l'eau, grelottante d'énergie, de déception, de froid...

Et le retour hâté, fébrile, vers le pauvre logis où la *mamma* se désolait d'inquiétude à la pensée de sa fille errant sous ce déluge dont le dolman de Rodolfo jeté sur ses épaules avait été impuissant à la protéger.

...Le lendemain une pleurésie se déclarait. Des jours d'atroce angoisse passèrent, avec l'alternance de leurs espoirs frêles et de leurs rechûtes.

Au bout d'un mois cependant, où Rodolfo vécut dans les pires transes qu'il eût connues jusqu'alors, Bettina pouvait asseoir, devant la fenêtre de sa pauvre maison, sa grâce convalescente et chercher du regard, entre la double rangée étroite de toits, une mince découpeure de ciel bleu.

Rodolfo renaissait au bonheur.

Brève accalmie.

Quinze jours plus tard, comme juillet approchait, le père de Bettina annonça une résolution prise: les derniers jours de juin le verraient partir à bord d'un cargo à destination des Etats-Unis. Mais il n'en partirait pas seul, suivant ainsi le chemin parcouru par tant d'émigrants italiens: il emmènerait avec soi tous les siens, et Bettina d'abord.

Il ne restait plus à Rodolfo et à la jeune fille qu'à pleurer leur rêve d'amour: enfermé dans son collège, Rodolfo obtint à grand'peine de courir jusqu'à la gare étreindre celle qui avait incarné pour lui, dans la sublime fraîcheur du printemps de sa vie, la Femme, le Désir, l'Amour, celle dont, toute sa vie, il poursuivrait l'impossible recherche — celle aussi qui l'avait aimé bien que tout le séparât d'elle... Touchant symbole de ce que devaient être, à des années de distance, la foule innombrable des jeunes filles, des femms, qui sous toutes les latitudes, dans tous les pays, rêveraient de Rudolph et l'aimeraient, pour avoir vu, sur l'écran, sa silhouette impalpable et charmante.

VII

IVRESSE DE VENISE

Ce ne devait pas être la seule déception de son été.

A quelques jours de distance, un rude coup l'attendait: la commission médicale chargée d'examiner les candidats à l'Ecole navale le déclara inapte au service dans la marine royale. Inapte! Ce grand corps alerte et musclé, trop tôt grandi peut-être, trop vite, mais si robuste en sa grâce élancée!... La décision était irrévocable comme peut l'être une décision administrative basée sur l'étroite interprétation de règlements rigides. Rodolfo Guglielmi n'avait pas présenté à l'œil attentif et aux instruments de mensuration de MM. les examinateurs le périmètre de poitrine rigoureusement exigé par les lois.

Et voilà comment le firmament cinématographique devrait, plus tard, une fière... étoile au rigorisme d'obscurs fonctionnaires!... Cette pensée, par la suite, ne manqua jamais d'égayer Rudolph: "Un centimètre de plus, disait-il, et j'aurais eu l'immense honneur de végéter dix ans sous les galons d'enseigne, à quelque quinze mille lires par an!"

N'importe. Sur l'instant la déconvenue fut sévère. L'avenir apparut sombre, la vie gâchée, le travail accompli totalement vain.

Un sombre désespoir envahit Rodolfo qui s'y abandonna avec la fougue entière de sa jeunesse et de sa race, avec ces manifestations d'une sensibilité nerveuse qui lui étaient propres.

Pour le distraire, sa mère lui avait permis de demeurer quelques jours à Venise... Sollicitude qui faillit rester vaine, qui le serait restée sans un brusque sursaut de la volonté de Rodolfo, soudain roidi contre ces coups redoublés de la mauvaise fortune. Une réaction brutale survint, volontaire presque, non sans danger d'ailleurs.

Rodolfo résolut de tout oublier, de s'étourdir.

Une occasion s'offrait sans la contrainte inévitable imposée à un écolier, à un étudiant, de participer librement à la fête du Rédempteur. Le 18 juillet, chaque année, Venise arbore ses airs de Carnaval. Tout comme, en d'autres villes latines, on sort les masques et les confettis la veille des Rameaux, ce jour-là, la piété vénitienne trouve bon, en mémoire d'une peste terrible dont ils la délivrèrent jadis dans la nuit des temps de célébrer ses saints à l'aide de bombes, de feux d'artifices, de serpentins et non sans que les flonflons des bals masqués ne s'accompagnent de ripailles bien senties.

(Suite à la page 30)



Rodolphe Valentino et Doris Kenyon dans "Monsieur Beaucaire"

Rodolphe Valentino

INTIME

Quelques Anecdotes

Quelle triste chose que d'être un héros, fût-ce de cinéma ! Haussé sur le piédestal de la gloire et de la popularité, le demi-dieu perd peu à peu figure humaine pour ne plus être qu'une idole figée dont on ignore si elle vit de la même façon que le reste des humains.

Combien de fois Rodolphe ne déplora-t-il pas cet état de choses qui, parallèlement aux campagnes de publicité telles que le conçoit la presse américaine, faussait l'idée que l'on aurait pu avoir de l'être si délicatement simple qu'il était. Qu'il nous soit permis de raconter quelques anecdotes qui — trop tard, hélas ! — feront connaître le vrai "Ruddy".

§

"Une des choses qui me plaisent, me disait-il, dans mon malheureux destin qui me condamne à être inéluctablement beau dans tous mes films, c'est que peu de gens me reconnaissent sans le maquillage qui a stéréotypé, d'une façon presque conventionnelle et stylisée, mes traits dans leur mémoire. Une fois pourtant, à Coney Island, le grand parc d'attractions de New-York, je fus presque reconnu. Deux petites sténo-dactylos en rupture de machine à écrire, qui mâchaient de la "gum", repassaient avec insistance devant moi. J'allais me sauver précipitamment, lorsque, à mon grand amusement, j'entendis une réflexion qui me rassura : "Regarde, disait l'aînée des deux "girls", avec cet air de dédain royal que savent si bien prendre les "flappers", ce "sucker" (imbécile) qui a voulu se faire la tête de Valentino !"

§

Rodolphe Valentino était naturellement fastueux. L'argent qu'il gagnait si vite — grâce aux salaires fabuleux qu'on le pria d'accepter — s'en allait aussi rapidement qu'il était venu. Un jour, entre deux scènes, il interpelle un figurant tout

jeune, qu'il avait remarqué pour sa bonne allure et son extrême correction naturelle :

— Ce que vous avez dans votre poche contre ce qu'il y a dans la mienne, à pile ou face !

Il perd et, heureux, remet cinq cents dollars à son partenaire qui n'en revient plus.

§

Chose curieuse. Cet homme, qui avait tant de succès sur l'écran, était tellement simple dans la vie courante qu'il décevait ses admiratrices admises à le rencontrer en dehors du studio. Il n'était pas du tout "homme à femmes" et était assez timide. Il eut souvent de grandes affections pour des femmes qui le considéraient uniquement en camarade et auxquelles il n'osa jamais avouer la nature de ses sentiments. Mais, à la base de cette indifférence voulue, il y avait une grande pudeur.

— Si je n'étais pas le Valentino de l'écran, disait-il, je pourrais dire ce que je pense et croire ce qu'on me répond. Mais ce n'est pas moi qu'on croit aimer, c'est le pantin du cinéma...

§

C'était un Latin, dans toute l'acception du mot, exigeant la fidélité, comme il s'y engageait lui-même, en amitié comme en amour.

— Ce dont je rêve, c'est d'un foyer où j'aurais une femme aimante, qui ne fasse pas de cinéma, et qui m'accueille chaque soir, encadrée de mes enfants !

§

— Si je me marie encore, je voudrais que ce soit avec une jeune fille simple et pure, pour qui je ferai tout afin de la rendre heureuse.

Je ne voudrais pas qu'elle eut d'autres soucis que ceux de son foyer et de sa famille. Mais existe-t-il encore de telles épouses, pour un malheureux "Sheik" de cinéma ?

§

Il faut dire que, dans son courrier, sur cent lettres, vingt étaient des demandes d'argent plus ou moins déguisées. Un jour il m'en montra une : "Je sais, disait le signataire dont elle émanait, que réellement vous vous nommez Rudolphe



Rodolphe Valentino dans "L'Aigle Noir"

Meyer, et je viens vous prier, à titre de coreligionnaire, de m'accorder quelques subsides..."

— Que voulez-vous, me dit Valentino, j'étais désarmé; je lui ai adressé cent dollars...

JEAN BERTIN.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO (15 Janvier)

Nous publierons une photographie inédite de Rodolphe Valentino, celle qu'il affectionnait le plus.

Ne manquez pas de vous la procurer en achetant le prochain numéro de "La Revue de Manon".

MARGOT

Nouvelle Sentimentale

Par Georges de Peyrebrune



1

“Je vais dire un conte.”

Tout la salle battit des mains.

“Accourez, vous autres, asseyez-vous et ne bougez plus, marraine va raconter !”

Un froufrou, comme un grand bruit d'ailes, un pépiement aigu, comme la dispute des moineaux, un trépignement de petits pieds, comme une galopée de souris à travers la chambre; et tout le monde s'installa. Et c'était bien tout un monde, car il y avait des bébés en sarraux et des fillettes avec leurs cheveux en nappes sur le dos, et de longues demoiselles comme on en fait aujourd'hui, au long buste très mince, aux longues jupes, aux longs yeux encore allongés d'un trait furtif de crayon noir.

Les collégiens en vacances se groupaient derrière: les uns encore petits, gras et frais; les autres, dont la taille dégingandée dépassait de partout les habits trop courts, déjà !

Alors marraine commença:

“J'ai connu, autrefois, une fillette qui s'appelait...”

Mais aussitôt chacune de crier son nom pour baptiser l'héroïne. Même ces messieurs envoyèrent des vocables qui, peut-être, secrètement leur plaisaient.

Après avoir attendu, la conteuse, malicieusement, répondit:

“Pas du tout, elle s'appelait Margot. Et encore la nommait-on Mlle de la Margellière. Elle n'était pas jolie, jolie...”

Il y eut un murmure désapprobateur.

“Mais... si vous saviez comme elle était charmante !...”

— Ah ! soupira le choeur.

— Et bonne, et spirituelle, et fine ! Une très intelligente fille, vraiment ! Et ces dons lui procurèrent ce qu'une impeccable et banale beauté ne lui aurait jamais pu donner.

“Car Mlle de la Margellière n'était pas riche. Pas riche et pas jolie. Hein ? vous la voyez d'ici destinée à vieillir dans la monotonie du célibat ! Mais comme on fait son nid... Et notre Margot s'était promis de faire le sien.

“Cette décision fut arrêtée lorsqu'elle eut compris qu'elle devait compter en toutes choses sur son initiative et son intelligence personnelles.

“On disait, ce qui était vrai d'ailleurs, qu'elle avait pris, à elle seule, tout l'esprit de la famille. Son père, un très brave homme, s'était sottement ruiné; sa mère, une admirable nourrisseuse, s'entendait comme personne à mettre au monde une quantité de beaux enfants et à les entretenir frais et roses, bien lavés, bien gorgés, bien bordés dans leurs couchettes. Mais son ingéniosité ne dépassait pas les limites de la nursery. Mme de la Margellière, comme toutes les femmes peu sensées, avait beaucoup d'orgueil. Et cet

orgueil fut la principale cause de leur ruine. Par ses récriminations perpétuelles — ces gouttes de fiel qui creusent de leur incessante tombée les caractères les plus solides et les désagrègent — elle obligea son mari à vendre le domaine qui avait été sa minime dot, pour tenter de hasardeuses spéculations. Et l'argent, ainsi jeté sur la roulette des combinaisons financières, eut bientôt disparu. Heureusement, de par son nom et ses relations de famille, M. de la Margellière obtint à Paris un emploi administratif suffisamment rétribué pour faire vivre sa couvée; mais, au bout de l'année, pas un sou vaillant ne lui restait pui pût être mis de côté, en cas d'événement. Et ses filles poussaient, toutes fort belles sauf notre Margot, sans la moindre espérance d'une dot quelconque.

“Cependant, si l'on avait voulu, peut-être !... Car il y a une grand'mère dans notre histoire, la douairière de la Margellière, une vieille têtue, je vous l'accorde, et qui se montrait impitoyable pour son fils marié contre son gré. Toutefois, si l'on eût essayé, si l'on eût investi la citadelle où ce vieux coeur froissé se tenait renfermé, si l'on eût fait donner toute la jeune troupe fraîche et blonde, endiablée, terrible à l'assaut ! Hé ! hé... qui sait ?

“On a vu des bastions plus imprenables et qui se rendent, n'est-ce pas, les garçons ? Mais, voilà: madame la bru n'entendait pas de cette oreille; repoussée par sa belle-mère, elle déclara se le tenir pour dit, une fois pour toutes, et jura de ne jamais poser le bout de son pied hautain sur ce terrain ennemi. Ce qui fut fait. En bon mari, trop faible sans doute, M. de la Margellière emboîta le pas à sa femme dans cette retraite désastreuse; et la douairière demeura seule, avec sa fortune, ses rancoeurs et sa haine, celle-ci peu à peu grandie à la hauteur d'une muraille énorme qui la séparait à tout jamais de celui qui jadis avait été son cher petit enfant.

“On disait même qu'elle avait converti ses richesses en bonnes valeurs de portefeuille, faciles à faire disparaître comme une muscade au jour de son décès, et, toutes précautions prises, afin que pas un traître liard n'en revint aux enfants issus de cette union par elle maudite.

“Donc, Mlles Lucie, Rosette, Thérèse, Angélique, Annonciade et même Margot ne devaient compter que sur elles-mêmes pour leur existence future, aussi bien que MM Lionel, Archange, Patrice et Robert, leurs frères. Les hommes arrivent toujours à tirer leur épingle du jeu, ne fût-ce qu'en se faisant marins ou soldats, mais les filles pauvres, ce qu'il leur faut d'intelligence, d'adresse, de courage, de volonté, de résignation pour arriver à ne pas mourir de faim ! Ah ! mes petites, si vous le saviez ! Et quant à se dénicher

un mari, dans ces conditions-là, c'est le tour de force le plus admirable qu'il soit donné à la diplomatie féminine d'accomplir.

“Revenons à notre histoire.

“Lorsqu'elle eut passé ses quinze ans, Marguerite de la Margellière, que l'on nommait en famille Margot, commença de réfléchir sur ce problème de la dot absente et du mariage obligatoire. Ses deux aînées, Rosette et Lucie, l'une de seize et l'autre dix-sept ans, se sachant très jolies, ne s'inquiétaient pas précisément; mais elle, avec son nez incorrect, sa bouche trop grande, n'était pas rassurée. Elle avait beau s'accorder les yeux les plus charmants, bruns, doux et vifs, de ces yeux dont on fait ce qu'on veut quand on sait s'y prendre, et un rire d'une malice et d'un éclat très capables de donner des éblouissements, et une peau fraîche qui sent la fleur d'églantier, et des cheveux ni blonds, ni bruns, ni noirs, ce qui vous fait ressembler à tout le monde, mais qu'on eût dit filés par des fées, avec toutes ces couleurs réunies et plus semblables à un pelage fauve et doux qu'à une chevelure docile à l'entortillement d'une coiffure; avec tout cela, et bien d'autres choses encore, que son esthétique l'obligeait à se concéder, Margot ne trouvait pas son compte, et hochait la tête en se regardant d'un air de dire: “Toi, tu n'as pas le droit de te reposer sur ta seule beauté pour conquérir un mari. Donc !...”

“Et l'esprit de Margot trottait. Or, un soir que l'on babillait au coin du feu, et que les aînées faisaient les belles en prenant des airs conquérants, la conversation tourna, tout naturellement, sur le mariage. Chacune avouait son goût, non pour celui-ci ou pour celui-là, car, hélas ! nul soupirant encore ne s'était présenté, mais, éventuellement, selon les attractions ou les rêves. Aussi l'on discutait les situations préférées, et ces demoiselles ne choisissaient pas, bien entendu, les plus infimes. Tant qu'à faire, n'est-ce pas ?

“Telle parlait favorablement d'un ambassadeur; telle autre aurait daigné se contenter d'un grand artiste, mais riche et célèbre, bien entendu !

“Notre Margot, très sérieuse, ne disait rien. Alors quelqu'une lui demanda, mais comme par jeu, car il n'était pas admissible que cette laideron rencontrât jamais un mari:

— “Et toi, Margot, si tu pouvais te marier, qui donc choisirais-tu ?

“Alors, elle, tranquille, résolue, répondit d'un ton net:

— “Moi, j'épouserais le cousin Georges.

— “Lui...”

“Et l'on se mit à rire si fort que personne ne s'entendait plus.

"C'est que ce cousin Georges était...
"Mais il se fait tard, mes enfants, et mon histoire est un peu longue, nous la continuerons demain."

Il y eut bien quelques protestations, car c'est vraiment une tricherie que de s'en aller juste au moment où l'on intéresse. Cependant c'est du plaisir encore de savoir que l'on en aura demain.

II

"Le cousin Georges, recommença la conteuse, après qu'elle eut ramassé autour de ses jupes ses auditeurs de la veille, était de la parenté de Mme de la Margellière, sans fortune, ou à peu près, et officier, par aggravation: car il n'y a pas de pire misère que celle qui doit se cacher sous des galons d'or. Lui aussi comptait sur sa bonne mine et son nom, il se nommait de Ponchor, pour faire un brillant mariage. Et comme il était très intime avec tous ses cousins et cousines de la Margellière, il ne se gênait point pour raconter, en famille, ses projets,



J'Apprendrai l'Anglais!

"Je peux faire ce que d'autres ont fait avec l'aide des International Correspondence Schools". La connaissance de la langue anglaise me rendra plus utile à la compagnie qui m'emploie et augmentera mes chances d'avancement. Les hommes d'affaires les plus prospères de la Province savent l'anglais, tout comme le français, et nombre d'entre eux sont redevables de cette supériorité au Cours d'Anglais "I.C.S.". Je peux en faire autant."



La Méthode Linguistique "I.C.S." occupe, depuis près d'un quart de siècle, une place importante dans l'enseignement du français et de l'anglais. Décidez-vous dès maintenant—aujourd'hui même—à apprendre l'anglais.

Rien n'est plus facile. Mettez un disque anglais "I.C.S." sur votre phonographe—ayez votre livre en main—et écoutez. Vous entendrez—une fois ou cent fois, à votre gré—des mots et des phrases prononcés dans un anglais très pur. En lisant ces mêmes mots et ces mêmes phrases dans votre livre, vous apprendrez par là à parler, lire, et écrire l'anglais. Sur demande, nous nous empresserons de vous envoyer notre brochure intitulée: "L'Etude de l'Anglais Simplifiée".

International Correspondence Schools Canadian, Limited
Ecole de Langues, Dépt. 161
389, rue Mountain, Montréal, Canada.
Messieurs: Envoyez-moi tous les détails concernant votre méthode d'enseignement de l'anglais.

Nom.....
Rue et No.....
Ville.....

ses rêves d'avenir. On l'approuvait. Pour toute cette belle jeunesse-là, orgueilleuse et pauvre, il n'y avait pas de plus doux songe, de plus troublante rêverie que la conquête suprême des richesses. Oh! être riche!...

"On entendait que cela, les soirs de printemps, dans ce groupe de belles filles aux formes exquisées et de beaux jeunes gens aux fines moustaches ébouriffées.

"La senteur des sèves, l'éclosion des lilas, le murmure des nids, tout le renouveau qui pousse aux aveux tendres, n'éveillaient en eux qu'un même désir âpre: Etr riche!

"Vous pensez si l'on riait de cette Margot qui venait de dire; "Moi, j'épouserais le cousin Georges!"

"Comme on la savait très sensée, on crut à une plaisanterie, très plaisante vraiment; et l'on se promit de la raconter au cousin à sa première visite.

"Il venait souvent, sa caserne de la Pépinière étant assez proche du logis où perchait la si nombreuse famille: toute une maison en haut des Batignolles. Il y dînait le dimanche, et, fréquemment, le soir, pour faire l'économie du café, il montait passer la soirée.

"Donc, dès qu'il arriva, ce fut un vacarme autour du jeune lieutenant; toutes les fillettes parlaient à la fois, et se disputaient à celle qu'il écouterait, d'abord.

"Elles paraissaient danser une ronde, lui au milieu, virant de-ci de-là, comme s'il s'apprêtait, suivant le jeu, à embrasser "celle qui lui plairait", tandis que retentissait, comme un refrain, le nom sonore de Margot; et des rires fusaient.

— Eh bien, criait-il, après? quoi? Margot?"

"Cela fit qu'il la chercha des yeux, par la salle à manger, vaste comme un ouvroir, où, d'habitude, toute la famille se réunissait.

"Mais elle n'était pas là; et il l'aperçut tout à coup qui rentrait, venant de la cuisine, un petit plateau dans les mains et lui portant son café.

"Elle s'arrêta, tranquille et souriante, un peu rose, toutefois, levant les épaules d'un joli geste indulgent, et bien posée, non de profil, mais d'un trois quarts qui lui seyait tout particulièrement. Son oeil s'y affilait et l'éclair de son rire partait en flèche.

"Toutes les autres jacassant de plus belle, Georges comprit enfin le mot "épouser" et s'imagina qu'il s'agissait d'un mariage pour Marguerite.

"Alors, intéressé, il écarta les bavardes, s'élança gaiement vers Margot: — "C'est vrai? c'est vrai? tu te maries, Margot?"

— "Les folles! répondit simplement la jeune fille, en souriant. Ne les écoute pas, et prends ton café."

"A ce moment la bande cria: — "Vivent les fiancés!..."

— "A qui en ont-elles? demanda le lieutenant un peu surpris.

— Eh! le sais-je? Elles s'amuse; mais prends vite, il froidirait. Ce serait dommage: il est comme tu l'aime, un peu fort.

— "Non, non. Je veux que tu m'expliques... Il y a quelque chose. Tu rougis, Margot... Je veux savoir..."

"Il lui saisit les mains pour l'empêcher de s'éloigner, car elle se détournait, sans trouble, très calme toujours; et voilà qu'il s'aperçut, pour la première fois, que ces mains qui le servaient si gentiment toujours, étaient merveilleusement fines et douces. Mais elles glissèrent dans les siennes, et Margot, levant l'épaule, le quitta pour continuer près de père et mère

qui, tout bourgeoisement, jouaient au piquet das le retrait de la fenêtre, son service de petite ménagère élégante et empressée.

"Aussitôt les fringantes et moqueuses beautés s'abattirent près de lui, et, le secouant, car il leur paraissait bien sérieux crièrent toutes ensemble:

— Eh bien! qu'en dis-tu? Est-elle assez amusante, cette Margot, quand elle s'y met? Tu ne ris pas?

— "Mais sapristi! dites-moi donc ce qui vous fait rire? "s'écria le jeune homme impatienté.

"Et l'une d'elles, enfin, pouffa:

— "Tu n'as pas compris? Elle nous a déclaré hier que si jamais elle se mariait, elle épouserait..."

— "Qui?"

— "Tu ne devines pas?"

"Et l'une des jeunes filles lui allongea dans la figure ses deux doigts pointus.

— "Non," fit-il ingénument.

"Alors deux, le saisissant chacune par un bras, le tirèrent vers une glace et, le poussant en avant:

— "Eh! regarde-le donc, celui que Margot a choisi!"

— "Moi!..."

"Il se retourna d'un trait. Mais Margot n'était plus là; il se mit à rire aussi, doucement, en murmurant:

— "Très drôle, très drôle!..."

III

"La première fois que Georges se retrouva près de Margot, c'était plusieurs jours plus tard; car une gêne singulière l'avait empêché de revenir pendant quelques soirs, qu'il avait passés au café, s'ennuyant beaucoup et s'apercevant d'autant mieux du charme de la maison familiale.

"Malgré lui, il s'était complu à songer à l'étrange fille qui, seule parmi ses charmantes soeurs, avait pensé que le cousin Georges pourrait être souhaité pour mari, encore qu'il ne fût qu'un officier sans fortune. Et cette idée le touchait profondément. Certes cette petite Margot n'était point banale, ni intéressée, comme Lucie et comme Rosette, qui ne rêvaient que d'ambassadeurs. Il lui découvrit même un coeur tendre, capable d'ardente affection. Et des souvenirs se précisaient de Margot empressée, prévenante, soucieuse du bien-être de ceux qui lui étaient chers, ne pensant à elle que lorsque les autres n'avaient plus besoin de ses soins. Et pas si laide, vraiment, qu'on voulait bien le dire! Laide! En vérité, il les trouvait plaisantes, toutes ces demoiselles de la Margellière, qui voulaient absolument gratifier Margot de l'épithète de laideron! Comme si pas une pouvait se vanter d'avoir les yeux plus beaux, le sourire plus fin, les mains plus douces que cette charmante, oui, morbleu! charmante, et même très adorable Margot!

"Il y avait bien un peu de fatuité dans un si rapide enthousiasme, mais il y avait aussi une certaine dose d'attendrissement, car cette pensée l'attristait: "Et dire qu'avec tous ces dons, elle demeurera "vieille fille, étant sans fortune. Pauvre "Margot!"

"Donc, la première fois qu'il la revit et s'imaginant la trouver confuse, peut-être même un peu troublée, Georges fut surpris par son attitude calme, absolument tranquille. Ses cousines se seraient-elles moquées de lui? pensa-t-il. Et il devint de très méchante humeur, avec une forte envie de partir, morose, comme si on l'avait fâché. Car cette pointe de sentiment avait amorcé sa sensibilité, elle le berçait dans une mélancolie suave (à suivre page 25)

Rêve Gothique

Nouvelle Inédite

Par MARION GILBERT

Ils se rencontraient tous les jours sur l'immense baie dont le croissant blanc ourle si purement l'Océan, ou bien dans les bois où l'hiver s'éternise sous les pins noirs, ou encore aux tennis grillés comme des forteresses. La vieille tante débonnaire qui tenait la maison de Jacqueline, laquelle consistait actuellement en une des plus belles villas de la plage, disait :

— Ah ! voilà encore M. Jacques qui arrive de son manoir !

Aucun des jeunes gens que Pâques amenait sur la côte ne pouvait être pris pour lui. La robe frisonnante de sa jument alezane se confondait avec son costume de velours de chasse, et sous son feutre marron, ses boucles noires rendaient plus pâle son visage rasé à la mode d'aujourd'hui qui ressemblait à celui d'un moine visionnaire. En l'apercevant, Jacqueline blasée sentait toujours au coeur cet élanement subit qu'elle craignait de connaître. Mais quand il était là, elle le regardait curieusement, sans se lasser et, au milieu de sa cour nombreuse, ne choisissait que lui.

Un cousinage lointain avec l'un de ses cavaliers servants les avait réunis. Et le pâle cavalier entra tout à coup dans sa vie oisive, si occupée, d'orpheline riche, qui tue le temps en attendant de tuer la vie et l'amour.

Tout de suite, ils eurent de longues disputes. Jacques, avec son nom fleurant le vieux parchemin et son château à meurtrières et à mâchicoulis qu'il habitait dans le vieux bourg clos dominant la plaine, le bourg endormi sous la cendre de dix siècles d'histoire, Jacques choquait, troublait ou remuait par sa seule présence ce milieu de fête convenable et forcée. Et, à sa présence, il joignait des paroles hautaines, sévères comme des coups de cravache sous lesquelles Jacqueline gâtée bondissait. Et les bois sombres au sol rouge retentissaient de furieuses joutes. A pied, à cheval, sur terre, sur l'eau, au tennis, autour des tables à thé, toujours et partout, les arguments de Jacques se heurtaient à ceux de Jacqueline avec des éticelles.

— Cette vie que vous menez est absurde ! disait-il. Comment pouvez-vous la continuer si vous avez quelque personnalité ! Mais, possédez-vous une personnalité ?

— Non, évidemment, il faut être le chef de trois branches mortes d'un tronc héraldique et posséder un blason sorti des mains de Philippe-Auguste pour devenir un être personnel.

Il souriait avec l'espèce d'indulgence qu'on a pour une sortie d'enfant.

— Ce n'est pas là tout. Ce qu'il faut, c'est accorder sa vie à son âme. Et je crois que vous ne le faites pas en ce moment.

— Et vous ? criait Jacqueline énervée, en égrenant les fleurs d'une branche de genêt.

— Moi ? J'ai une âme du XIIIe siècle, je vous l'ai déjà dit.

Jacqueline éclatait de rire et ses dents claires, ses yeux pailletés d'or et la masse enflammée de ses cheveux éblouissaient son compagnon sévère sans qu'il désarmât.

Lorsqu'il n'a pas d'écho, le rire s'éteint vite. Sous le brûlant regard sombre, Jacqueline interdite et étonnée de l'être se retrouvait.



Il était debout, beau, frémissant...

— Allons, Duguesclin, criait-elle, vous faites figure ridicule ce siècle-ci.

— Mieux vaut être ridicule que fou, et fous, vous l'êtes tous dans cette vie sans but que vous menez sans conviction et sans espérance.

Jacqueline détournait des yeux lassés. Cette voix était la seule qui lui fit sentir le néant de son existence, de cette existence que, pourtant, elle ne se décidait pas à changer pour le mariage conventionnel qu'elle redoutait. Le grain de fantaisie qui poussait dans sa tête raisonnable lui semblait germer jusqu'à étouffer tout le reste lorsqu'elle écoutait Jacques. Et, ces soirs-là, quand elle voyait filer la jument alezane sur le sable mouillé solide et du même bleu que le ciel, cela ne lui paraissait plus impossible

de faire un choix, un choix délicieux, un choix singulier, de choisir, entre tous, Jacques, l'homme du XIIIe siècle.

* * *

Du pommeau de sa cravache, Jacqueline frappa à la grande porte clouée de fer qui fermait le coin des fortifications du bourg. Avril éclatait sur les vieux ormes retombants du mail solitaire, sur les murs qu'étreignaient le lierre, sur les sombres eaux dormantes.

La porte s'ouvrit et le manoir se présenta, vénérable, au fond de la cour d'honneur. Jacqueline sauta à terre, le maître de la maison arrivait.

— Quelle partie ! C'est très "unconventional" ce que nous faisons là ! fit-elle.

Il était vêtu d'un complet de velours noir qui le pâlisait encore.

— Vous êtes au-dessus de cela, répliqua-t-il gravement.

Il la menait vers la maison. Sur le seuil, elle se retourna.

— J'entre dans le XIIIe siècle ? demanda-t-elle avec une moue drôle sur sa bouche de fleur.

— Entrez, dit-il gaîment.

Quand elle eut tout vu, avec cette hâte d'éprouver qui la menait toujours, elle s'assit à table dans la salle à manger à vitraux, lambrissée et cloisonnée de chêne noirci.

— C'est mieux que Cluny, dit-elle. Vous avez la seule maison gothique qui reste, car enfin...

— Oui, fit-il avec une sorte de ferveur contenue, c'est bien cela.

— Et c'est vous qui avez collectionné...

Il l'interrompit presque violemment.

— Collectionné ! Je ne connais pas ce mot-là. Nous avons "conservé".

Elle sourit d'admiration.

— Un phénomène, vous êtes un phénomène ! Mais c'est beau, vous savez, cet attachement au passé et puis tout ça, tel quel autour de vous depuis six siècles... on croit rêver.

Ils mangèrent en silence, servis par un vieil homme en livrée. Et quand ils furent au jardin où s'effeuillaient des camélias rouges, Jacqueline fut la première à parler :

— Vous êtes riche ? demanda-t-elle.

Jacques ne parut point surpris.

— Oui, dit-il, suffisamment pour choisir une femme qui vienne à moi les mains vides.

Elle retira sa cigarette de sa bouche.

(à suivre page 28)



MIEUX VAUT PREVENIR...

Un grand nombre de femmes endurent des souffrances atroces par leur propre faute. Souvent elles pourraient prévenir les douleurs les plus cruelles, mais par une négligence coupable, elles attendent, elles retardent jusqu'à ce qu'une maladie grave, quelquefois incurable, se soit déclarée. La Santé est le plus précieux des dons et toutes les femmes devraient s'efforcer de la conserver.

Pour prévenir ou faire disparaître ces faiblesses féminines, les **IRREGULARITES, DOULEURS PERIODIQUES, MAUX de REINS, MIGRAINE, TROUBLES D'ESTOMAC, TROUBLES du RETOUR de L'AGE, SENSATIONS DE CHALEUR;** rétablir le **SYSTEME NERVEUX**, donner du **TON**, de la **FORCE**, il n'est pas de meilleur remède que les

PILULES ROUGES

Il est impossible de se traiter plus facilement, plus sûrement et à meilleur marché qu'avec les Pilules Rouges, aidées, au besoin, des conseils GRATUITS de nos Médecins. Tous les jours nos Médecins sont à votre disposition de 9 heures du matin à 8 heures du soir, au No 1570, rue Saint-Denis, Montréal. N'oubliez pas, Mesdames, que ce ne sont pas les substitutions ni les imitations qui donnent journellement satisfaction à un si grand nombre de femmes. Ce sont les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles de la Cie Chimique Franco-Américaine, que vous devez toujours insister qu'on vous vende. Refusez toutes les autres préparations sans réputation que l'on pourrait vous offrir par intérêt.

"Depuis bientôt dix ans, je peux dire que j'ai toujours été malade. Je souffrais de violentes douleurs dans la tête, battement de cœur, ma digestion était très mauvaise, la faiblesse causée par la pauvreté du sang était extrême, le moindre travail me fatiguait énormément. A toutes ces souffrances vinrent s'ajouter d'autres maladies causées par le retour de l'âge. Je n'avais plus de sommeil, plus d'appétit, plus de courage pour rien. Je me levais le matin plus fatiguée que la veille, je souffrais aussi de constipation et du beau-mal. J'étais très nerveuse et toujours triste, enfin j'avais des douleurs partout. J'étais bien lasse de tant souffrir, quand des dames qui avaient été rendues à la santé par les Pilules Rouges me conseillèrent d'en prendre. J'ai suivi leurs conseils et aujourd'hui j'ai le bonheur de dire que je suis parfaitement bien, toutes mes douleurs sont disparues. Je dors bien, je me lève le matin fraîche, de bonne humeur et pleine de courage pour faire mon petit ouvrage de maison. J'espère que je serai désormais bien portante, mais si je venais à être malade de nouveau, je ne prendrai jamais d'autres remèdes. J'ai recommandé les Pilules Rouges à ma sœur Mme Fortier, et à plusieurs de mes amies, et elles s'en trouvent bien. Je recommande à toutes les femmes malades de prendre les Pilules Rouges, car je suis certaine qu'elles obtiendront comme moi le soulagement désiré. Pour témoigner toute ma reconnaissance aux Pilules Rouges qui m'ont ramené à la santé, je vous permets de publier mon témoignage". Mme E. Robitaille, Montréal.

Les Pilules Rouges sont en vente partout ou par la poste, 50 sous la boîte.

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Ltée,

1570, rue St-Denis, Montréal.

PROPOS GOURMANDS

Le Père Didon, le célèbre prédicateur, déjeunait un jour chez des amis en compagnie d'un politicien fort connu comme libre-penseur. On sert une superbe omelette aux morilles.

Tout en savourant cette délicieuse omelette la conversation s'anime et l'épineuse question de la foi est mise sur le tapis.

— Moi, déclare le libre-penseur, je ne crois que ce que je comprends.

— Bien vrai, interroge gaiement le Père Didon ?

— Parfaitement, répond son interlocuteur.

— Alors, comprenez-vous pourquoi le feu fait durcir les œufs et fondre le beurre ?

— Non, je l'avoue.

— Et cependant vous croyez à l'omelette ! Veuillez vous servir...

Et le Père Didon fit passer le plat à son voisin.

* * *

BON A SAVOIR

Quand vous lavez des bas noirs pour la première fois, servez-vous d'abord d'une forte saumure et laissez-les sécher. Lavez-les de nouveau dans une saumure moins forte et rincez à l'eau claire. Vous pouvez être certain que les bas conserveront une bonne couleur.

Les chats ont souvent été cause d'avoir répandu une maladie contagieuse. Ils vont dans une chambre où est un malade atteint d'une de ces maladies, et s'esquivant, ils rentrent dans une maison où les enfants leur font des caresses. Les maladies contagieuses se propagent très souvent de cette manière.

Ne forcez jamais un enfant à manger ce qu'il n'aime pas. Il n'y a pas de doute qu'un enfant, ainsi que les grandes personnes, n'aiment pas certains aliments. La preuve, c'est qu'ils aiment mieux se passer d'un repas, que de manger une nourriture qu'ils n'aiment pas. Il faut toujours respecter leur goût.



1



2



3



4



5



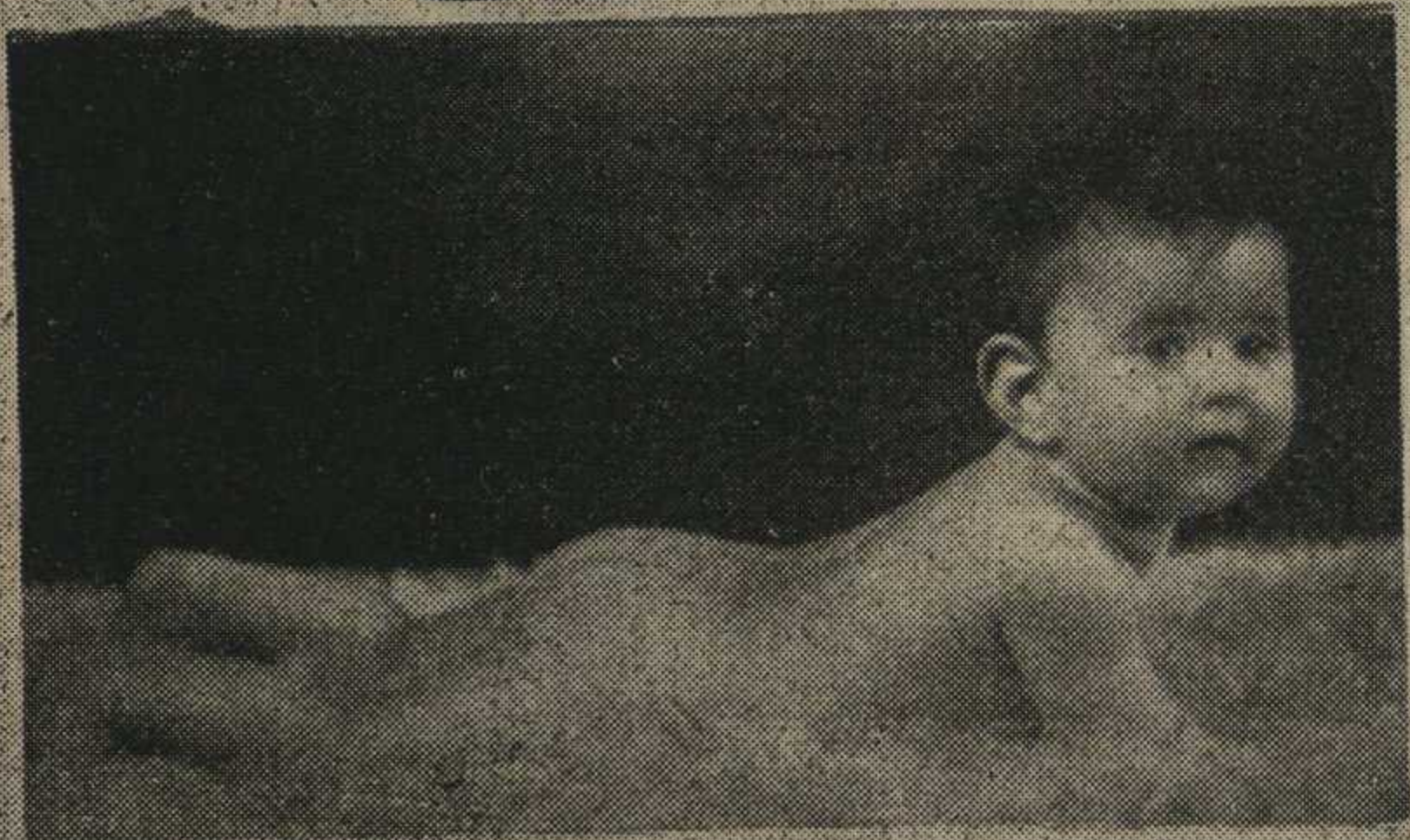
6



7



8



9



10

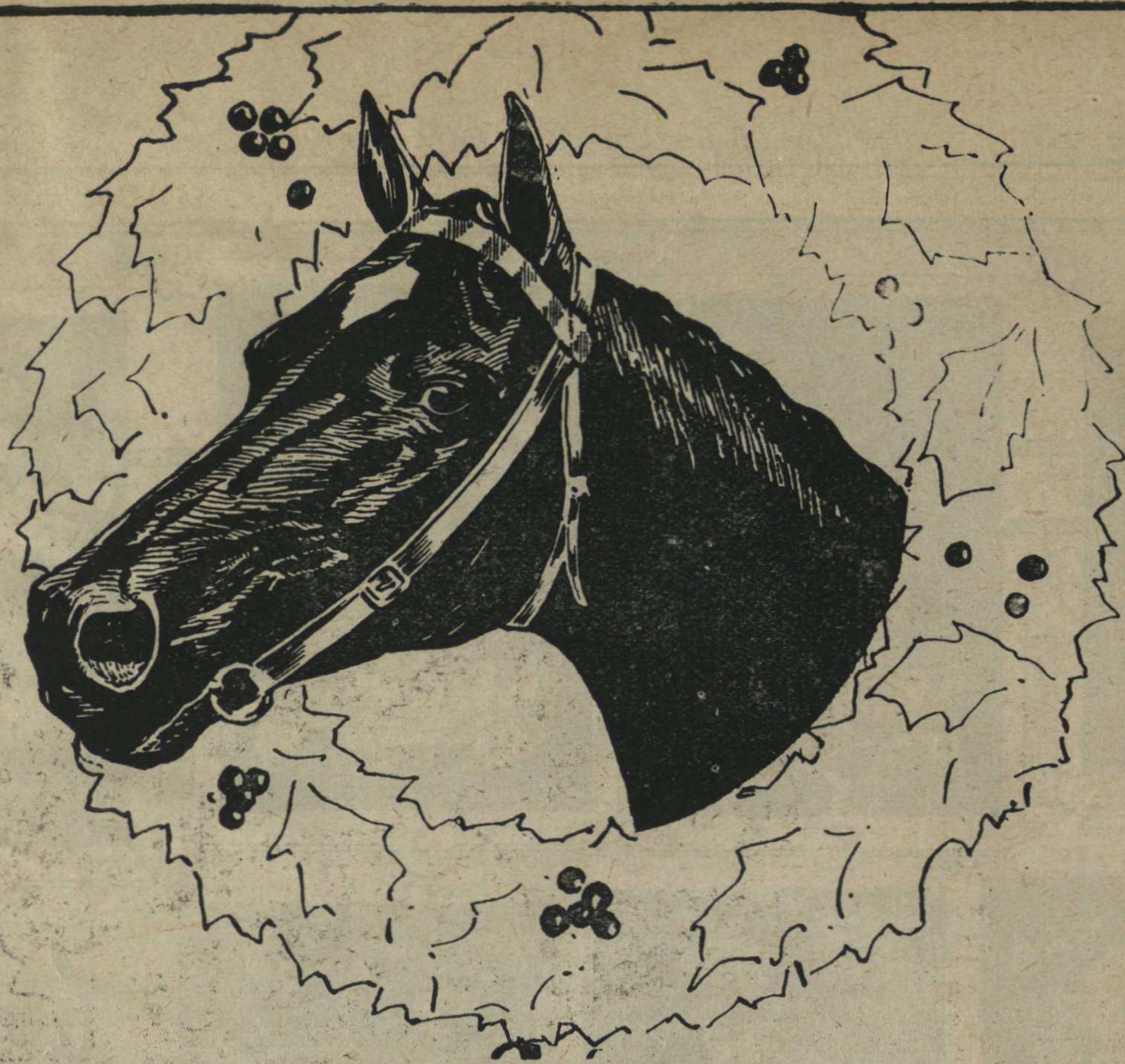


11

NOTRE CONCOURS DE BÉBÉS 3^{ème} SÉRIE

- 1—Marcel Laurier, 18 mois, 29 lbs.
- 2—Jeanne d'Arc Tessier, 10 mois, 16 lbs.
- 3—Jacqueline Sephton, 16 mois, 30 lbs.
- 4—Yolande Jamieson, 1 an, 20 lbs.
- 5—Ghislaine Brunet, 5 ans, 53 lbs.
- 6.—Aline Tessier, 4 ans, 35 lbs.

- 7—Thérèse Monastesse, 3 ans, 30 lbs.
- 8—Gizelle Goyette, 4 ans, 50 lbs.
- 9—Bertha Pencer, 7 mois, 16 lbs.
- 10—Marcel Thibault, 14 mois, 25 lbs.
- 11—Lucille Gervais, 2 ans, 29 lbs.



Pour le Nouvel An —

“ AVEC NOS
MEILLEURS
SOUHAITS ”



DAWES

BLACK HORSE

Bière naturelle



très bien vieillie

Plus de 100 ans d'expérience dans chaque bouteille



Les Muscats

Conte Inédit

Par Rodolphe Briger

Il y avait trente-cinq ans, tout juste, que cet excellent M. Viédaze attendait l'heure délicieuse qui sonnerait celle de sa retraite. Pendant les trente-cinq ans, en effet, qu'il avait gratté d'inutiles paperasses au Ministère des Transports et Communications, pas une journée ne s'était passée que, relevant la tête au milieu de son vain labeur, il n'eût songé au jour où il pourrait s'en venir planter ses choux dans son pays natal, ce Chantepie-du-Tricastin, où il était né et où il désirait mourir, comme de juste, le plus tard possible!...

Et il se forgeait, pour cette époque heureuse, une félicité qui le faisait pleurer d'attendrissement. Il se voyait déjà installé dans la vieille bicoque paternelle où il aurait fait exécuter les réparations les plus urgentes, se levant tard, se couchant tôt, et n'ayant d'autres soucis que de se préoccuper de ses quatre repas que lui cuisinerait quelque brave femme, experte aux arts culinaires et habile dans la confection des petits plats fins.

Car M. Viédaze était gourmand et l'on peut dire que c'était là son unique défaut. Sa gourmandise était sans aucun doute la seule raison qui l'avait toujours éloigné du mariage et l'avait laissé croupir dans un saumâtre célibat. En effet, au temps de sa jeunesse, et alors que des personnes amies l'avaient mis en présence de quelque jeune fille à marier, M. Viédaze s'était toujours dit:

— Qui sait si cette personne est bonne cuisinière et si elle ne me fera pas manger des choses inommables ou simplement que je n'aime point, mais dont elle raffolera?

Et cette crainte l'avait toujours arrêté dans toutes les entreprises matrimoniales qui lui étaient offertes.

Mais il n'en était pas plus malheureux pour cela. Sa vie était réglée comme un cahier d'écolier studieux; assidu à son bureau, il prenait ses repas dans un petit restaurant dont il appréciait la cuisine soignée et se couchait de bonne heure, après sa demi-tasse-filtre dans une maison qui connaissait ses habitudes. Le dimanche, il se permettait un petit extra, se rendant dans les établissements dont il avait lu les éloges dans les feuilles publiques et en été il parcourait la banlieue, s'arrêtant dans les auberges dont on lui avait vanté les heureuses spécialités. Et, bien que vivant sans amis et autant dire sans relations, il s'estimait heureux, et, comme s'il n'avait jamais fréquenté des femmes, sans être misogyne, certes, il n'en concevait pas moins une certaine méfiance de ces êtres dont il pensait qu'elles n'ont été créées et mises au monde que pour faire le souci des hommes.

D'ailleurs, il considérait le temps qu'il passait à Paris comme une sorte de préambule aux joies qu'il se promettait de goûter lorsqu'il serait enfin à la retraite et qu'il se retirerait dans ce charmant village de Chantepie, où il espérait

couler des jours tranquilles, quietes et bourrés de petits plats savoureux cuisinés à sa seule intention par un habile cordon bleu qu'il prendrait à son service.

* * *

Et l'on peut dire que M. Viédaze eut une chance inespérée, car à peine s'était-il installé dans la vieille bicoque paternelle que le maître maçon avait rafistolée de son mieux, que tout de suite il rencontra la veuve Estrade, célèbre dans tout le terroir pour ses talents culinaires et qui consentit à se mettre à son service, estimant que chez un vieux garçon, comme il était, elle pourrait être maîtresse au logis.

— Seulement, lui disait-elle parfois, n'allez pas vous mettre en tête de prendre femme, quelque jour, car je vous rendrais mon tablier à l'instant même!

Et, riant de son bon rire d'homme heureux, tout amusé par cette idée saugrenue, M. Viédaze répondait:

— Pour cela, Mélanie, vous pouvez être tranquille!...

Pauvre M. Viédaze, s'il avait pu prévoir...

Car ne voilà-t-il pas que cet après-midi là, comme ce bon M. Viédaze, à petits pas menus, faisait sa petite promenade apéritive, le hasard le conduisit sur le chemin de Saint-Coudounat et par devant la maison de Mlle Chicorée... Il y avait là une treille où pendaient, gonflés et dorés, des muscats qui vous faisaient venir l'eau à la bouche... Et, cet excellent M. Viédaze les reconnut, ces muscats, car, dans sa prime enfance, ils avaient été l'objet de ses convoitises, et même, il faut bien le dire, parfois, l'avaient poussé au maraudage. Oui, il s'en souvenait, à cette heure, quand il n'était encore qu'un gamin en culotte courte, narguant les colères de M. Chicorée, et tout alléché par des raisins aussi appétissants, il n'avait pas hésité à franchir le mur de ce jardin pour en cueillir quelques grappes. Et voici qu'à plus de quarante-cinq ans de distance, la saveur de ces délicieux muscats chatouillait encore ses papilles, et il lui semblait qu'ils fondaient dans sa bouche.

Or, le soir, Mélanie lui ayant servi du raisin pour son dessert, M. Viédaze hocha la tête.

— Ils ne sont pas mauvais, mais, assurément, ne valent pas les muscats de Mlle Chicorée!

— Pardieu, répliqua Mélanie, vous ne vous mouchez pas du coude, les muscats de Mlle Chicorée sont célèbres dans tout le Tricastin! Une vigne qui a plus de cent ans!

— Et l'on ne pourrait en avoir? Mélanie leva les bras au ciel, et tout de go:

— On voit bien que vous ne connaissez pas Mlle Chicorée!

— Serait-ce cette fillette qui était si maigre, avec une figure de chèvre malade,

quand je quittai le pays, il y a trente-cinq ans?

— Ma foi, fit Mélanie en éclatant de rire, je ne sais comment était faite Mlle Chicorée il y a trente-cinq ans! Mais pour l'heure, c'est une vieille fille fort rondelette et que sa mauvaise humeur ne parvient pas à maigrir. Car il est bien vrai que Mlle Chicorée a le plus sale caractère qui se puisse imaginer! Cela tient, sans aucun doute, à son exaspération de voir que personne n'a voulu d'elle, qui aurait été si heureuse de se marier!

Et Mélanie ajouta:

—...Le plus fort, c'est que cette vieille chouette ne désespère pas encore de rencontrer un mari!

Cet excellent M. Viédaze ne répondit rien, mais il se le tint pour dit. Il refréna le désir qu'il avait eu d'aller trouver Mlle Chicorée, malgré sa crainte des femmes, et de lui demander de lui céder quelques livres de son délicieux muscat. Merci! il n'allait pas se jeter ainsi dans la gueule du loup!

Seulement, ce pauvre M. Viédaze avait compté sans l'attrait du fruit défendu. Il ne pensait plus qu'à ces muscats. La nuit, il en rêvait! Malgré lui, sa convoitise le poussait sur la route de Saint-Coudounat, où, en soupirant, une minute il demeurait en contemplation devant la treille de Mlle Chicorée, où pendaient des raisins si appétissants et, tant occupé par sa gourmandise, qu'il ne voyait pas Mlle Chicorée qui, derrière sa persienne, surveillait son petit manège.

Hélas! Elle ne pouvait en deviner les motifs. Et est-ce qu'elle nalla pas s'imaginer que c'était pour elle que, maintenant, M. Viédaze passait si souvent devant sa porte et même y faisait une petite station. C'est que Mlle Chicorée avait été frappée par la bonne mine de M. Viédaze, qui était véritablement bel homme et, depuis son arrivée au pays, elle songeait que cela ferait un mari fort présentable. Aussi, en voyant M. Viédaze fréquenter si souvent où se trouvait sa maison, elle ne voulut douter que les sentiments du vieux célibataire ne répondissent aux siens, et chaque fois que M. Viédaze s'arrêtait devant son jardinet, le cœur battant, elle se disait:

— Est-ce aujourd'hui qu'il va entrer pour demander ma main?

Mais M. Viédaze n'entraît jamais et pour cause. Sa gourmandise s'exacerbait devant ces fruits si merveilleux, auxquels il ne pourrait jamais goûter, et le temps passait, les muscats, un à un, disparaissaient de la treille, bientôt il n'en restait plus et ce pauvre M. Viédaze, qui en devenait malade, en concevait une tristesse indicible.

Tant et si bien qu'un jour il n'y put tenir...

— Ma foi, se dit-il, je ne suis pas si vieux que je ne puisse encore franchir ce mur, comme je le faisais quand j'étais gamin!... Dieu merci, je me trouve en-
(à suivre page 28)

Une page sanglante de notre Histoire

L'Insurrection du Nord-Ouest 1885

(Suite)

Il était suivi, deux jours plus tard, après une revue passée par le général Middleton, du reste du bataillon, fort de deux cents hommes et de la batterie de campagne de Winnipeg avec un canon de 9.

Le 27 mars le gouvernement avait sans doute été informé de l'engagement du Lac-aux-Canards, car ordre fut transmis ce jour-là à Ottawa, aux commandants des deux batteries régulières de l'artillerie canadienne — la batterie A à Québec et la batterie B à Kingston — de former chacun un détachement de cent hommes et de les mettre aussitôt en campagne. Quelques heures après la réception de ces ordres, de bonne heure le matin du 28, les deux détachements s'embarquaient et se ralliant à Ottawa, sous les ordres du lieutenant-colonel Montizambert entreprenaient le long voyage à Winnipeg à bord d'un train du chemin de fer canadien du Pacifique. Le chemin, au nord du lac Supérieur, n'était pas terminé, mais comme on craignait à juste titre d'éprouver de la difficulté à obtenir du gouvernement des Etats-Unis son consentement au passage des troupes par le territoire américain et comme on croyait qu'il y avait quelque danger que les citoyens irlandais de l'Ouest, qu'on supposait en communion d'idées avec les rebelles, ne tentassent de faire dérailler les trains, on décida d'envoyer les troupes par la route canadienne.

Le 28 mars, la compagnie C de l'école d'infanterie régulière de Toronto, forte de quatre-vingts hommes, deux détachements de deux cent cinquante hommes chacun, des Queen's Own et le 10ème Grenadiers Royaux étaient appelés en service actif. Le Queen's Own qui avait reçu son baptême de feu sur le fatal champ de bataille de Ridgeway, lors de l'invasion féniennne, a toujours aspiré au çier honneur d'être prêt à répondre à l'appel en toutes circonstances et bien que la convocation fût faite à bref délai, cinq cents hommes assistaient à la première parade. Il se composait presque entièrement de jeunes gens adonnés au commerce et aux professions libérales, et son départ réveilla l'ardeur guerrière des citoyens de Toronto.

Le 30 mars, les six cents volontaires de Toronto, les premières troupes de l'est appelées en campagne, partirent par la même route que les batteries. Le 29, le lieutenant-colonel Williams, M.P., fut autorisé à lever un bataillon provisoire de huit compagnies du district central, en tirant deux pleines compagnies de son propre corps, le 46ème, et une compagnie de chacun des 15ème, 40ème, 45ème, 47ème, 49ème et 57ème bataillons.

Le 28, le vaillant 65ème Carabiniers Mont-Royaux de Montréal, sous les ordres du lieutenant-colonel Ouimet, M.P., avait été aussi appelé en service actif. Ce fut tout un événement à Montréal dont nous aurons l'occasion de reparler en racontant les brillantes étapes de ce beau régiment. Le 30, le lieutenant-colonel O'Brien, M.P., était autorisé à lever un bataillon de huit compagnies, dont quatre tirées des cadres du 35ème (Simcoe) et quatre des cadres du 12ème (York). Le lieutenant-colonel Scott, M.P., était autorisé à lever le 91ème de ligne à Winnipeg, fort de quatre cents hommes, et un autre régiment de plus de trois cents hommes était formé dans le même ordre par le lieutenant-colonel Osborne Smith, et devait constituer le 92ème bataillon d'infanterie légère de Winnipeg. Un détachement de cinquante tirailleurs, choisis parmi les gardes à pied du gouverneur-général, sous le commandement du capitaine Todd, rejoignait en route sur le chemin du Pacifique le contingent de Toronto, après avoir été formé et dépêché en très peu de temps.

Le 31 mars, le 7ème de London, Ont., sous le commandement du lieutenant-colonel Williams, et le 9ème Voltigeurs de Québec, sous le commandement du colonel Amyot, M.P., étaient appelés en service. Un bataillon provisoire était formé de détachements tirés du 66ème Fusilliers de la Princesse Louise, du 63ème Carabiniers et de l'artillerie de garnison de Halifax, sous le commandement du lieutenant-colonel Brenner. Ce bataillon, fort de 350 hommes, ne partit pour le théâtre des opérations que le 11 avril.

Outre ces corps réguliers de milice, un grand nombre d'hommes, dans toutes les villes du Nord Ouest, se formaient en compagnies locales pour la protection de ces villes, et même dans les villes des provinces de l'est, les vétérans des régiments



LIEUT.-COL. OUIMET,
Commandant le 65ème Bataillon

tels que ceux des Queen's Own et des carabiniers Victoria s'enrôlaient pour faire le même service. En tout, les forces régulières appelées en service à cette époque se composaient de 280 réguliers, 1050 volontaires de Manitoba 1450 d'Ontario, 595 de Québec, et 363 de la Nouvelle-Ecosse.

Le 30 mars, l'avant-garde du 90ème s'avança de la station de Qu'Appelle à fort Qu'Appelle. Ce mouvement fut suivi d'une monotone période d'inaction, car ce n'est que le 6 avril que les batteries A et B arrivèrent à la station de Qu'Appelle ayant mis huit jours à faire le trajet. Elles avaient eu à lutter contre des ennemis formidables, un froid intense, des mauvais chemins et une fatigue extrême dès le commencement de la campagne. Entre l'extrémité occidentale de la section est du chemin de fer canadien du Pacifique et Jackfish Bay, à quatre-vingt milles à l'est de Port-Arthur, la ligne était interrompu sur une espace d'environ de cent quatre-vingt-dix milles. Elles en avaient franchi plus de cent cinq milles en wagons découverts et le reste, — quatre-vingt cinq milles à peu près, en traîneaux. Le transbordement fréquent des canons et des munitions — plus de six fois dans les portages — leur imposait un travail fatigant. Le contingent de Toronto, les Grenadiers plus particulièrement qui durent faire de longs trajets à pied, souffrirent beaucoup du froid très vif à cette saison de l'année en franchissant les portages. Il est juste d'ajouter que les bataillons qui les suivirent ne furent pas plus épargnés, sauf les derniers appelés en campagne, car la compagnie du Pacifique apportait toute la diligence possible au parachèvement de sa voie.



Pour Chasser le Spleen



UN VERNISSAGE

Le professeur Barlizof avait une réputation considérable. On affirmait que c'était un magicien. Il embellissait les femmes laides et rendait la jeunesse à celles qui avaient commis l'imprudence de la perdre.

A Paris, très vite, il était devenu célèbre. Ne racontait-on pas qu'il était allé aux Indes chercher des secrets millénaires ?

Il recevait chaque jour de deux heures à cinq heures. Chacune de ses consultations coûtait mille francs.

Mme Yves Charlet avait décidé de s'en remettre à lui pour la réalisation de son plus cher espoir. Veuve à quarante ans, elle désirait se remarier. Elle avait rencontré chez des amis un homme, jeune encore, très élégant, fort riche, qui lui avait plu aussitôt. Elle avait résolu de le conquérir par la grâce de son visage, par la fraîcheur de son teint, par la vivacité de ses yeux, en un mot par tout ce qu'elle comptait obtenir du professeur Barlizof.

Celui-ci, qui avait l'habitude de recevoir ses clientes avec une onction épiscopale, la fit entrer dans son laboratoire.

Devant les instruments attachés aux murs ou disposés sur les tables, elle eut un certain haut-le-corps, comme devaient en avoir, sous l'Inquisition, les condamnés entrant dans la chambre de torture. Mais elle retrouva toute son assurance lorsque le professeur lui dit avec un fort accent étranger :

— Veuillez vous asseoir, madame, et m'expliquer ce que mes modestes soins peuvent pour votre beauté...

Mme Yves Charlet, qui n'avait jamais été jolie, rougit en entendant cette phrase flatteuse et commença d'expliquer son histoire :

— Très bien !... Très bien !... prononça le maître, quand elle eut terminé. Je distingue nettement ce qui vous convient... Une heure de soins vigilants et scientifiques et vous serez resplendissante, printanière, irrésistible...

Il pressa une poire électrique à portée de sa main. Une soubrette, en costume blanc d'infirmière, parut, à qui il commanda :

— Un vernissage pour madame, s'il vous plaît !

— Bien, monsieur le professeur...

* * *

Cinq minutes plus tard, Mme Charlet avait devant elle un grand nègre, qui, de ses deux pouces épais, lui massait le visage. Elle aurait volontiers crié tant il pressait fort. Elle avait les paupières gonflées, les joues en feu. L'infirmière, de temps à autre, lui passait sur la figure une pommade très parfumée. Le maître surveillait le travail.

Soudain il prononça :

— C'est suffisant !... Faites donner les essences...

La malheureuse femme, qui était couchée, fut priée de se lever. Comme elle titubait, le grand nègre la soutint et l'amena devant une batterie de vaporisateurs.

— Fermez les yeux et la bouche, madame...

En même temps, vingt nuages de vapeurs jaillirent. L'infirmière maintenait la patiente par la nuque pour qu'elle demeurât à la distance convenable. Le noir épongeait les gouttes qui se formaient sur son menton :

— Assez ! commanda le professeur. Les serviettes chaudes !...

Pendant un quart d'heure, Mme Yves Charlet dut subir la brûlure de serviettes bouillantes ? Son supplice allait-il continuer longtemps ?

Vingt fois, elle avait été sur le point de défaillir, mais, quand il s'agit d'être belles, les femmes ont des ressources d'énergie qu'on ne soupçonne point.

L'infirmière apportait maintenant un vase d'argent contenant un liquide doré. Le nègre présentait au professeur une trousse de pinceaux de diverses tailles :

— Nous allons procéder à la dernière formalité, la plus importante, le vernissage !...

Comme si elle était un tableau, Mme Yves Charlet se trouva bientôt complètement vernie :

— Je recouvre votre peau d'une sorte d'émail, lui expliqua le maître. Dès cet instant, n'extériorisez plus vos sentiments. Si vous pensez à une chose triste, ne pleurez pas. Si vous pensez à une chose gaie, ne riez pas davantage. Efforcez-vous d'avoir un sourire impassible. Le vernis, qui vous donnera demain un teint où les roses et les lis se confondront, a besoin de sécher. Si vous vous amusez maintenant à des jeux de physiologie, ce seraient autant de rides définitives. Quand ce sera bien sec, vous pourrez rire, chanter, pleurer à votre guise. Mon émail est garanti trois ans. Il résiste parfaitement à deux lavages quotidiens. Mais tant qu'il est humide, je vous le répète, madame, vous devez avoir un sourire impassible, absolument impassible...

Pour qu'elle n'oublât pas ce mot, sur un transparent, devant elle, des lettres rouges l'inscrivaient : "Impassible".

Le grand nègre s'était retiré. L'infirmière avait disparu. L'opération était terminée.

Mme Yves Charlet avait hâte de se regarder dans une glace, mais il n'y avait là aucun miroir.

Un groom vint, qui lui remit une enveloppe. C'était la facture.

Dix mille francs !

Mazette ! Volontiers la malheureuse femme aurait fait une grimace. Elle s'appretait à protester. Le professeur, doucement lui montra le mot inscrit sur le transparent.

Mme Yves Charlet paya la somme énorme, en conservant son sourire impassible. Elle tenait à être belle. Hélas ! le lendemain, elle apprenait que le monsieur était déjà marié et ne tenait nullement à quitter sa femme.

Albert ACREMANT.

o

QUELQUES BONS MOTS

Un professeur expliquait à ses élèves ce qu'était l'homicide par imprudence.

Supposant avoir été bien compris, il interroge l'un d'eux.

— Si une auto, lancée à toute vitesse, m'écrasait au tournant d'une rue, que serait-ce ?

— Trois jours de congé ! répond un gamin.

* * *

Une réponse

— On mange la viande des animaux, mais, des os qu'en fait-on ?

— On les met sur le bord de son assiette, m'sieu.

* * *

Un tout jeune prévenu comparait en police correctionnelle.

— Comment, si jeune, vous avez pu voler ?

— Si vous saviez, monsieur le juge, pas de travail, pas d'emploi... Toujours comme l'oiseau sur la branche !

— Ne cherchez pas à apitoyer le tribunal : quand un oiseau est sur la branche, il ne vole pas !

Un matin, Saturnin, le jardinier de Louis XVIII, confia à son fils, gamin déluré, deux pêches magnifiques avec ordre de les remettre lui-même au roi. L'enfant met soigneusement dans un panier et les porte à Sa Majesté.

A la vue de ces pêches sans pareilles, Louis XVIII prend le panier, fait asseoir l'enfant et savoure avec délices la plus belles des pêches.

— Petit, lui dit le roi, tu me plais. Prends cette seconde pêche et mange-la...

— Avec plaisir, fait le gamin ravi.

Et tirant de sa poche un couteau, il se met à peler le fruit que le roi lui a donné...

— Malheureux ! s'écrie Louis XVIII en saisissant de sa main gonflée par la goutte la main de l'enfant, tu ne sais donc pas qu'une pêche ne se pèle jamais !

— Je vais vous dire, répond tranquillement le jeune Saturnin. En route, j'ai laissé tomber mon panier et les pêches ont roulé dans le crottin !

Leçon d'alphabet.

— Qu'est-ce qui arrive après le T, mon petit ami ?

— Après le thé, c'est le monsieur qui doit épouser grande soeur...



CINÉMA

Dernières Nouvelles des Studios



La REVUE DE MANON offre ses meilleurs vœux de succès aux artistes suivants, dont l'anniversaire de leur naissance tombe au cours du mois de janvier :

Marion Davies, 1er janvier.
 William Haines, 1er janvier.
 Lillian Rich, 1er janvier.
 Alleen Ray, 2 janvier.
 Phyllis Haver, 6 janvier.
 Matt Moore, 8 janvier.
 Francis X. Bushman, 10 janvier.
 Monte Blue, 11 janvier.
 Babe Daniels, 14 janvier.
 Ivor Novello, 15 janvier.
 Carol Dempster, 16 janvier.

On vient de mettre en circulation, un film du Prince de Galles, en deux rouleaux et qui a pour titre "Le Prince Charmant" (The Charming Prince).

Patsy Ruth Miller, la charmante petite étoile de la Cie Warner Bros., vient d'arriver à New-York, venant d'Hollywood, pour passer les vacances de Noël. Elle doit passer un mois, au cours duquel, elle apparaîtra en personne au théâtre Warner. Nul doute que cette populaire artiste de cinéma, recevra un cordiale accueil partout où elle passera.



Patsy Ruth Miller et Monte Blue (Warner Bros.)
 Souhaitant "Bonne et Heureuse Année" aux lecteurs de
 "La Revue de Manon"

La compagnie Famous-Lasky-Players, annonce qu'elle a actuellement plus de \$10,000,000 investis dans six productions. Ces productions sont: "Old Ironside", "Beau Geste", "Wings", "Rough Riders", "Sorrows of Satan", et "Ace of Aces".

La Cie Metro-Goldwyn-Mayer annonce qu'elle produira 51 films, au cours de la saison 1927, c'est-à-dire presque une production par semaine. Le coût de ses grandes productions sera un peu plus de \$25,000,000. De cette immense somme, \$22,000,000 sera dépensé en Californie.

Alberta Vaughn, la charmante étoile de la Cie F. B. O., annonce ses fiançailles avec Grant Withers. Nous publierons prochainement une récente photographie de ces deux artistes si aimés du public.

La rumeur s'accrédite de plus en plus que Jack Gilbert et Greta Garbo sont fiancés. On sait que ces deux populaires artistes font partie de la Cie Metro-Goldwyn-Mayer.

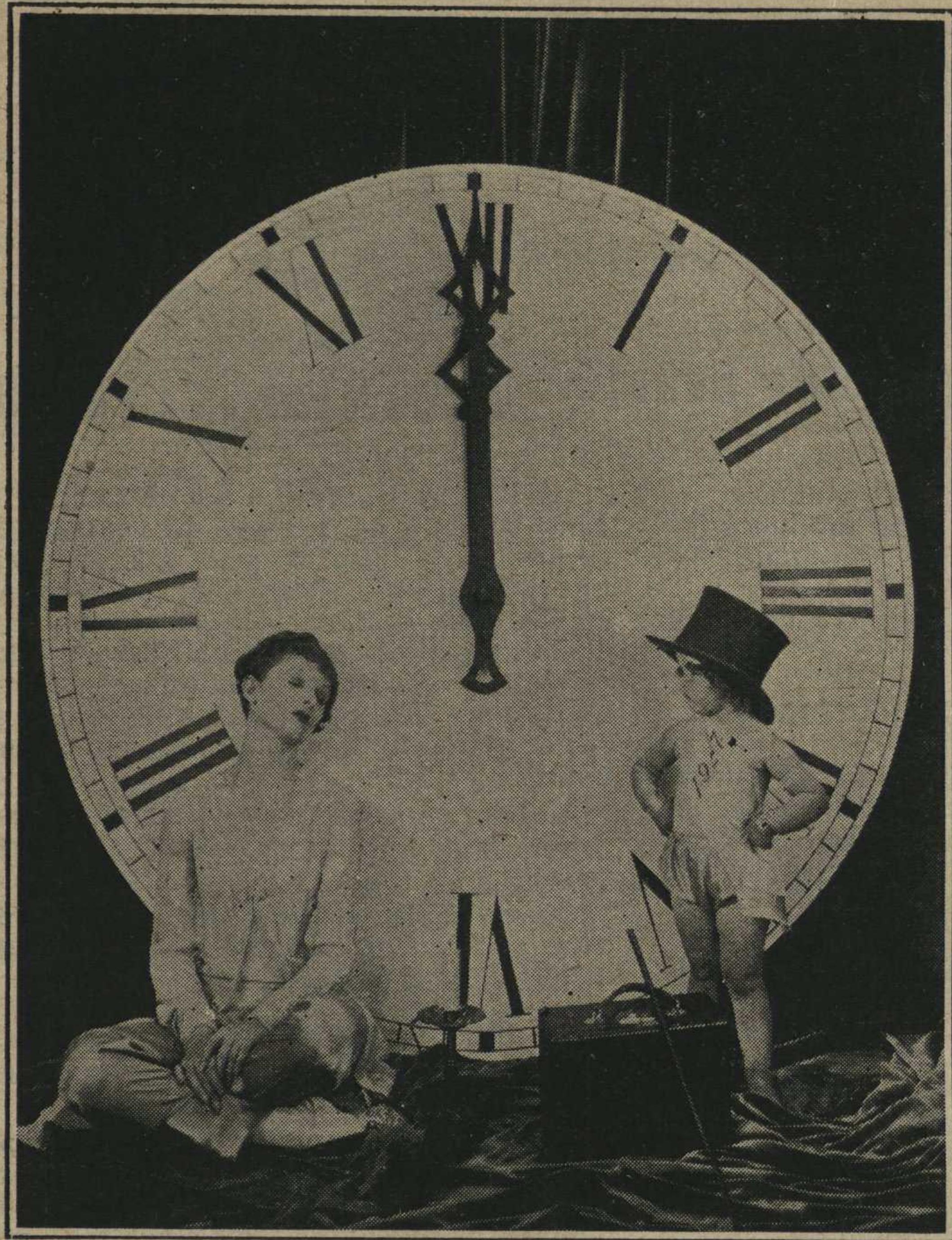
Greta Nissen, qui avait déserté le cinéma, pour les Ziegfelds Follies, vient d'abandonner cette dernière compagnie pour retourner à l'écran et doit commencer à tourner dans quelques jours, à côté d'Adolphe Menjou, dans "An Angel Passes".

Rex Ingram, le grand directeur, celui qui a révélé les grands talents de ce pauvre Rodolphe Valentino, vient de recevoir du Gouvernement Français, la Croix de La Légion d'Honneur, en reconnaissance des films qu'il a tournés en France. C'est beau la reconnaissance... bien placée !

Eddie Cantor, que nous avons vu dans "Kid Boots" à Montréal, il y a quelques semaines sur l'écran de l'un de nos plus grands théâtres de cinéma, vient de signer un long contrat avec la Famous-Players-Lasky, au salaire de \$7,000.00 par semaine.

Il sera peut-être intéressant pour les lecteurs de *La Revue de Manon* de connaître le véritable nom de plusieurs artistes de l'écran qui pour une raison ou une autre, ont adopté un nom différent de celui qu'ils portaient avant de devenir des artistes de l'art muet :

Le véritable nom de Mary Pickford est Gladys Smith. Celui de Colleen Moore est Kathleen Morrison, alors que celui de Pola Négri est Paula Schwatz. Claire Windsor s'appelle Ola Cronk, Mary Astor portait autrefois le nom de Lucille Langshake. Celui de Lilla Lee était Gussie Apple. Avant de venir à l'écran, Laura Laplante se nommait Margaret Armstrong. Ramon Novarro fut baptisé du nom de Ramon Same-negos. Mae Murray s'appelait Marie Koenig, alors que celui Lew Cody était Louis Côté. Thedda Bara



Myrna Loy (Warner Bros.)

était Theodosia Goodman, Betty Blythe celui de Elizabeth Slaughter. Les deux soeurs Flugrath ont changé leur nom pour les suivants: Viola Dana et Sherley Mason. Douglas Fairbanks s'appelle de son vrai nom Douglas Uhlman. Hope Hampton portait celui de Mary Elizabeth. Le véritable nom de Blanche Sweet est Blanche Alexander, alors que celui d'Alice Terry est Alice Taafe. Mary Brian est née Louise Dantzler. Seena Owen s'appelle Signe Auen. Patrick Hale, changea son nom pour le suivant: Creighton Hale. Norman Kerry s'appelle véritablement Norman Keiser. Irene Luther se nomme aujourd'hui Irene Rich; Marjorie Daw s'appelait autrefois Marguerite House. Antonio Moreno fut baptisé sous les noms de Antonio Garrido Montegudo.

Au moment où nous allons sous presse, on nous informe que Tom Forman, qui fut jadis une idole de l'écran, vient de se suicider, en se tirant une balle à la tempe droite. Le malheureux s'est tué chez lui, alors que sa femme et sa fille étaient à causer dans le salon. Tom Forman, depuis quelques années, était devenu directeur de films et il en compte plusieurs à son crédit, qui obtinrent un certain succès. Il devait commencer à diriger "The Wreck". On attribue cet acte désespéré à des troubles financiers et à un état de santé précaire depuis la guerre, alors qu'il devint instructeur dans un département de la Guerre, avec le grade de lieutenant-Instructeur.

Pola Néгри reçoit de toute part, de nombreuses félicitations pour son dernier film "Hotel Impérial" qui vient d'avoir sa "première". Ce beau film de la fiancée de Rodolphe Valentino surpassera en succès celui de "Forbidden Paradise" (Le Paradis Défendu).

ON TOURNE... EN EUROPE

Henry Roussell, poursuivant la réalisation de *l'île enchantée*, travaille en Corse avec toute sa troupe. Le quartier général a été établi à Piana. C'est de là que le distingué metteur en scène et toute sa troupe rayonneront parmi les sites d'un pittoresque admirable, où sera tournée la plus grande partie des extérieurs du film. C'est, en effet, parmi ces "Calenches", âpres et grandioses, que sera reconstruit le fameux château des Della Rocca, qui joue un rôle considérable dans l'oeuvre d'Henry Roussell.

Raymond Bernard a tourné en Pologne, avec le bienveillant appui du maréchal Pilsudski, d'importantes scènes d'extérieur du *Joueur d'échecs*.

En effet, quatre régiments casernés à deux cents kilomètres de Varsovie furent mis à la disposition du metteur en scène et transportés spécialement au camp d'Ostrolenka; c'était un spectacle féerique que le défilé de deux mille cavaliers et de mille fantassins, armes étincellantes au soleil, contre lesquels allaient se défendre héroïquement les insurgés.

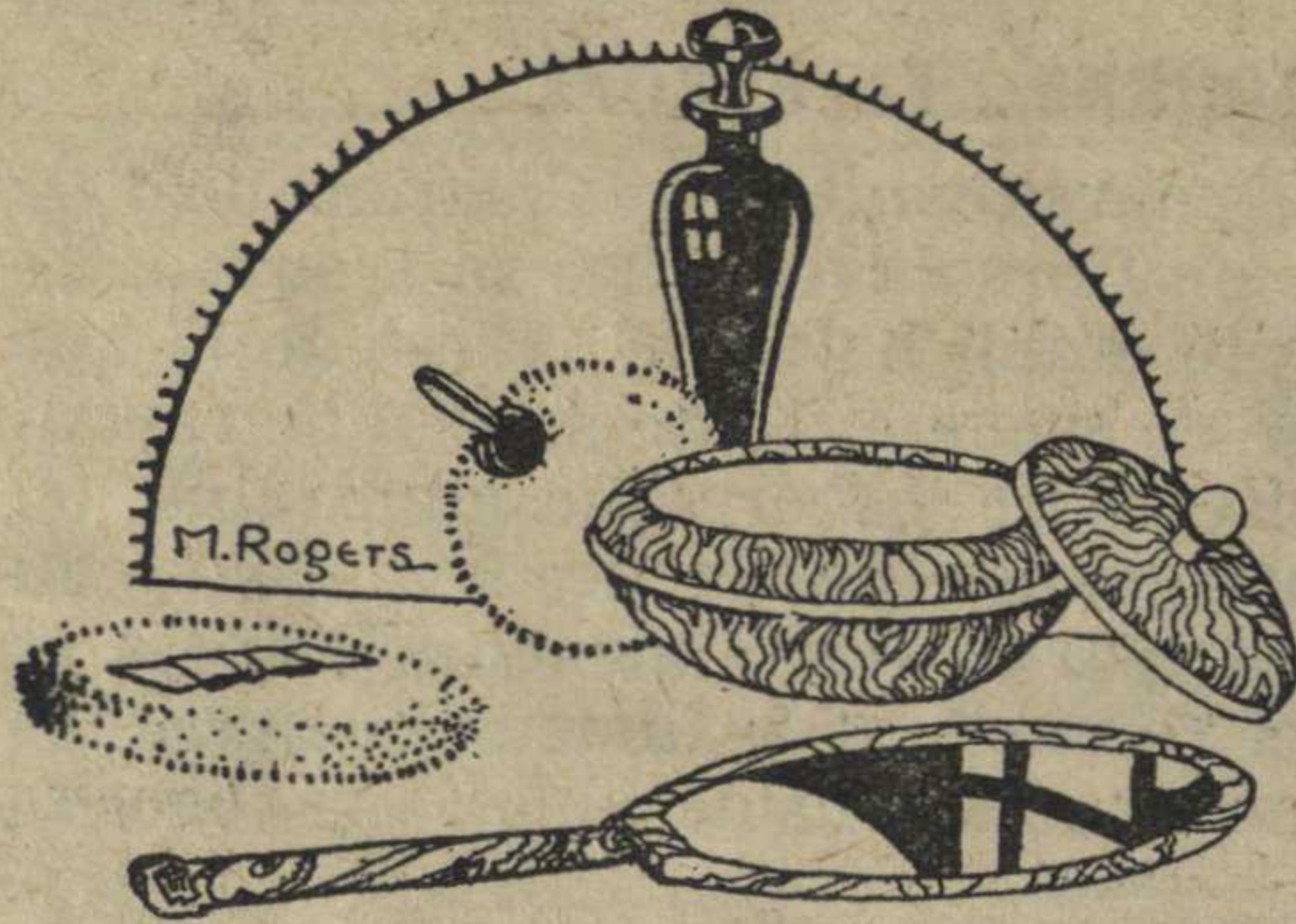
L'avant-veille du départ de Raymond Bernard, le maréchal Pilsudski tint à assister à d'importants mouvements de foule et s'intéressa vivement à la prise de vues.

Lors d'un récent concours organisée à Paris pour rechercher de futures étoiles. Mlle Mireille Soubiran obtint le premier prix.

Cette jeune beauté brune, au visage d'un ovale parfait et aux yeux fort expressifs, a déjà reçu des offres alléchantes pour tourner en Amérique. Elle restera sans doute en France, car plusieurs des metteurs en scène se proposent de l'utiliser pour leurs prochains films.



Syd Chaplin (Warner Bros.) "monte" sur son cheval électrique.



La femme devant le miroir

Secrets et recettes de beauté



LES YEUX

Des femmes coquettes se laissent volontiers glisser dans les yeux une substance (atropine ou autre) dont le privilège est de dilater la pupille.

L'effet n'est pas aussi magnifique qu'on voudrait bien le croire; en tous cas il dure peu et la fréquence de ce traitement peut le rendre dangereux pour la vue.

CERNURE DES YEUX

Quand le cerne qui entoure les yeux d'un demi-cercle noir n'est pas trop prononcé, il ajoute parfois à leur velouté et à la morbidezza du regard.

Il arrive pourtant que cette cernure en s'exagérant compromet l'harmonie du visage.

A ce moment il est toujours prudent de s'examiner sérieusement, car ce signe dénote parfois un état maladif partiel ou général.

Mais si rien dans l'organisme ne semble motiver cette apparition il faudra soigner la cernure avec des lotions bi ou tri-quotidiennes.

Celle-ci donne d'excellents résultats :

- Eau de roses 50 grammes
- Eau de bluets 50 grammes

Les mélanger et les faire bouillir une demi-minute:

Employer en lotions tièdes.

Une autre lotion est également efficace:

- Eau de bluets 50 grammes
- Eau de mélilot 50 grammes
- Acide borique 1 gramme

Employer en compresses avant de se coucher.

INFLAMMATION DES PAUPIERES

Dans le cas où les paupières seraient rougies par des veilles réitérées ou par le travail à la lumière, il faudrait s'efforcer de passer quelques minutes dans un endroit complètement sombre.

Si l'appartement que l'on habite n'en comporte pas, on attendra la chute du jour et après une heure de travail à la lampe, on ira passer un demi quart d'heure dans une chambre non éclairée.

On dira peut-être que la nuit suffit pour ce traitement puisque ce sont des heures et non des minutes qu'on passe dans l'obscurité.

A cela on répondra que le temps indiqué par ce traitement spécial ne porte aucun préjudice à la durée de la nuit.

Mais le repos pris en dormant n'a pas la même efficacité que l'isolement volontaire et journalier qui interrompt la fatigue et donne des forces aux yeux fatigués pour supporter leur ennemie: la lumière.

Si cependant l'inflammation des paupières s'accroît il serait bon de se garder de tout travail et de toute lecture pendant 2 ou 3 jours, qu'on emploierait à se soigner de la façon suivante :

Imbiber un bandeau d'eau de camomille dans laquelle on a versé de l'extrait de saturne à la dose de deux gouttes pour un verre d'eau; s'appliquer ce bandeau sur les yeux en ayant soin de le recouvrir de toile gommée pour empêcher l'évaporation, le garder dix minutes, poudrer légèrement les paupières à l'amidon et rester dans le demi-jour pendant deux heures.

Au bout de ce temps renouveler la compresse, qui doit toujours être appliquée tiède.

Lotionner les paupières matin et soir avec de l'eau de camomille aussi chaude qu'on la peut endurer.

LES SOURCILS, LES CILS.

L'arc des sourcils fut toujours regardé comme un principe de beauté.

Il faut convenir que s'il se développe moins souvent qu'on ne voudrait en harmonieuse courbe, c'est que la plupart des femmes négligent les soins qui sont nécessaires à la beauté de cet ornement.

Nous parlerons d'abord de ceux auxquels il faut se livrer quotidiennement et qui consistent surtout à les laver soigneusement lorsque les ablutions sont terminées.

La raison de cette minutie est que, pendant cette partie de la toilette, un peu de savon ou des bribes de crème ou de poudre peuvent y rester cachés et déterminer des pellicules qui amèneraient la chute des poils.

Accessoires de Barbiers, Coiffeurs Salons de Beauté



Fabricants du célèbre Parfum

ROSE DES ALPES

Un bouquet dans chaque goutte

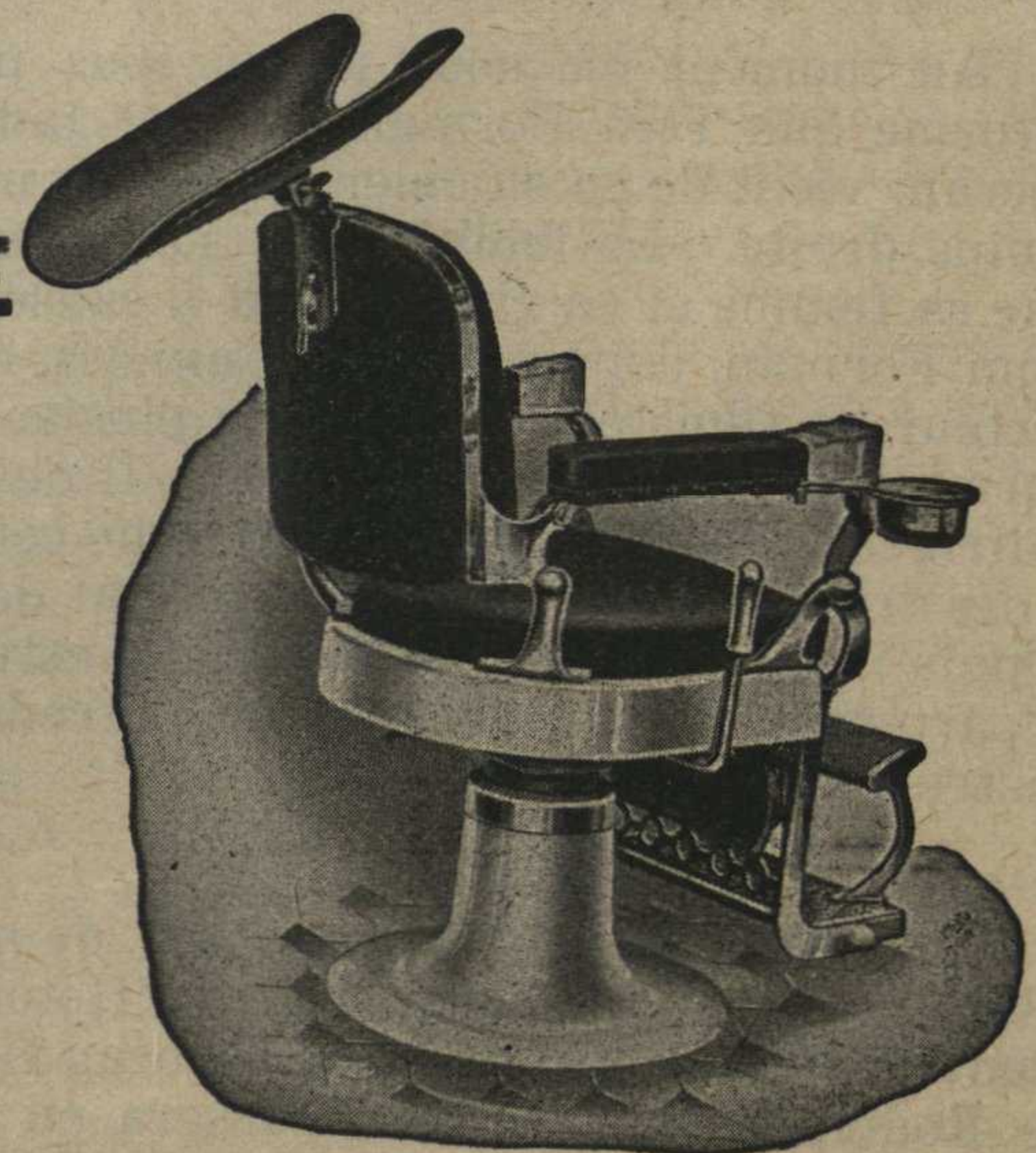
Parfumerie ALBERT BELLEFONTAINE

Téléphone: Lancaster 1108-1109

1670 St-Denis

MONTREAL

Pour être joyeux. Il n'y a rien comme l'orchestre RIALTO, affiliée de l'Amicale Bellefontaine. Cet orchestre est toujours prêt pour Soirées Dansantes, Euchres, Dîners, Mariages, etc. Pour engagements, s'adresser par Téléphone à Belair 5814-J.



LE SOUCI DE L'ÉLÉGANCE

Les robes décolletées sont toujours assez particulières il est vrai. Elles suivent la ligne des toilettes d'après-midi, mais gardent cependant jalousement leurs caractéristiques. C'est ainsi que même à l'époque des jupes super-fourreaux celles des robes à danser gardaient une certaine souplesse. Il faut avoir un peu d'ampleur, pour pouvoir "tanguer" harmonieusement.

Les tissus employés pour ce genre de toilette se prêtent d'ailleurs volontiers à de telles façons: les soieries, les dentelles, les mousselines, commandent le flou.

Or, on porte précisément beaucoup de mousseline de soie, cet hiver. Celle-ci prend d'adorables coloris. Les ophélias et les fushias, déjà à la mode cet été, triomphent plus que jamais. On fait aussi beaucoup de mousselines imprimées. Celle qui imite la peau de lézard est d'une adorable originalité. Mais on voit surtout du noir!... Après une vogue insensée, il était retombé dans l'oubli deux saisons durant. Pendant ce temps la couture fit une véritable débauche de couleurs crues, qui par un miracle de lumière ne juraient cependant pas entre elles.

Mais voici que les petites robes noires reviennent à l'horizon. Tout le monde les accueillera avec joie. Elles sont si commodes. Songez donc, grâce à leur neutralité, à leur discrétion, à leur distinction aussi, elles restent toujours à la page.

Passant, sobres et gentilles, elles ne "marquent" pas, on peut les porter deux ans de suite, sans se faire remarquer. Elles ne sont pas salissantes.

Enfin, il est rare qu'une robe noire ne semble pas plaisante. Voici donc fait leur procès. Elles l'ont gagné. Toute le monde aura cet hiver sa petite robe noire!

Mais il me faut vous parler aussi des robes perlées!... Si l'on porte moins de dentelles métalliques — pourtant luxueuses et charmantes — on fait énormément de broderies de perles. D'un dessin très léger, elles scintillent fort joliment au bas des jupes en mousseline.

En cette période de bijoux à outrance, la robe perlée qui ressemble parfois à une parure de diamants ne pouvait pas ne point être en vogue. Nous en avons noté d'exquises dans les collections de demi-saison. La broderie se met surtout sur la jupe, le haut du corsage se composant généralement d'une mousseline ou d'une dentelle noire posée à clair sur la peau. On voile en effet, volontiers, les décolletés, surtout par devant.

Le dos, apparaît, au contraire, nu jusqu'à la ceinture et découvert en pointe. Pour sauvegarder un peu la décence, on voile ce dos par d'innombrables colliers. Il est de mode actuellement de porter un collier le chien, se terminant en chute de sautoir, qu'on noue négligemment sur la nuque, et qui coule, tel un ruisseau miraculeux, dans la vallée, des deux omoplates. Car loin de s'éteindre, la vogue des bijoux d'imitation prend chaque jour plus d'importance. Les joailliers se mettent à vendre des diamants bouchons de carafe à côté des pierres précieuses! Les couturiers offrent tous à leur clientèle, des colliers et des bracelets assortis aux robes et aux manteaux: enfin les femmes persistent à vendre de plus belle leurs petits bijoux "vrais", pour en acheter de gros "faux"! Rien à faire contre cela: il faut que folie se passe. Aujourd'hui, une élégante qui se respecte doit posséder au moins une demi-douzaine de sautoirs, deux ou douzaines de bracelets, cinq ou six broches monumentales. On orne même maintenant les robes de boucles volumineuses! Il est permis de se demander jusqu'où ira, cette folie de la parure!

*
* *

En vous parlant des robes du soir, je ne vous ai pas signalé, le rôle considérable joué par les ceintures.

En effet, il n'est guère de robes de mousseline, qui ne possèdent un beau drapé de tissu, noué serré autour des hanches à la mode bayadère et venant former une grosse bouclette sur la hanche gauche. Cette fantaisie convient évidemment surtout aux femmes très minces, mais elle est infiniment plaisante.

*
* *

Ces robes, floues, et riches, ne peuvent bien entendu que s'accompagner de souliers très recherchés. Ceux-ci sont généralement en lambariolé ou bien en drap d'or ou d'argent uni. On les pique de bijoux posés en barettes, en boutons, en pendentifs; on les dote de talons entièrement composés de diamants posés côte à côte... Bref, les petits pieds d'une femme moderne élégante représentent une véritable fortune. D'autant qu'il y a, en plus, les bas dont la finesse devient si invraisemblable qu'il faut renoncer à la décrire.

En vérité, on se demande comment un mari pauvre parvient à vêtir aujourd'hui sa femme! Nous qui sommes du bon côté de la barricade, ne nous plaignons pas! Laissons-nous aduler, adorer, couvrir de riches parures, c'est le rôle de toutes les femmes en général, mais c'est encore bien plus celui des Parisiennes en particulier! C'est de Paris que part, en effet, la mode; c'est de chez nous qu'elle s'envole pour conquérir le monde.

Il faut donc lui permettre toutes les originalités, tous les luxes. Jamais elle ne sera trop jolie, jamais elle ne paraîtra trop folle. Portez donc, mesdames, des robes qui ressemblent à des contes de mille et une nuits. Apportez un soin jaloux à vos parures. Soyez jolies enfin. C'est votre mission la plus chère ici-bas!

Juliette LANCRET.



Entièrement faite en satin noir, cette robe n'est brodée que sous le bras gauche.

FEUILLETON DE "LA REVUE DE MANON"



L'INFIDELE

par DELLY



RESUME DES CHAPITRES PARUS — Après dix mois de parfait bonheur, le marquis Silvio Orcella avait perdu sa femme qu'il adorait, la blonde et charmante Hélène, morte sans laisser d'enfant. Farouchement inconsolable, Silvio consentit enfin à se remarier: par égard pour son père et pour sa race, il devait perpétuer son nom. La comtesse Riesini lui présenta alors Ginevra Campestri, dont la famille, la beauté et le caractère étaient dignes des Orcella. Loyalement, la jeune fille fut prévenue qu'elle ne devrait attendre nul amour de son mari, seule une sérieuse et solide affection pleine d'égards serait son partage. Ginevra n'était pas gâtée par la vie. Son père, absorbé par ses études historiques, avait laissé périliter leur fortune, elle vivait dans la gêne, se multipliant pour les siens, sans que sa belle-mère, la sèche et autoritaire donna Maria, lui en sût aucun gré. Raisonnablement, elle accepte donc ce mariage inespéré et devient marquise Orcella. La jeune femme aime profondément son mari et souffre de l'indifférence courtoise qu'il lui témoigne; elle ne supposait pas qu'une morte pût être une aussi terrible rivale. Silvio n'est pourtant pas insensible au charme de Ginevra, qui va bientôt combler ses désirs en lui donnant un héritier, mais il lutte, ayant juré de rester fidèle à son premier amour. Il part alors en France, revoit les lieux où il connut Hélène et s'attarde dans le petit hôtel qui abrita leur bonheur.

3

(Suite)

Mais si tôt, son erreur lui était apparue ! Et maintenant, c'était fini. Elle ne serait toujours pour lui que "celle qui avait remplacé Hélène".

Une larme glissa le long de la joue mate et tomba sur l'alliance qui entourait le doigt de la jeune femme.

VIII

Vers la fin de l'hiver, une pneumonie emporta le chevalier Campestri. Sa veuve et sa fille restaient sans ressources. Silvio se montra extrêmement généreux en cette circonstance. Après avoir, avec sa femme, assisté avec le plus grand dévouement don Alberto à son lit de mort, il pourvut largement aux besoins de donna Maria et de Cecca et leur demanda de continuer d'habiter la maison, qu'il rachetait. Ginevra put apprécier, une fois de plus, cette bonté discrète dont il avait déjà donné des preuves. Et elle savait que tout cela, — don Paolo le lui avait laissé comprendre, — il le faisait pour elle, parce qu'il n'ignorait pas combien elle aimait sa jeune soeur.

Comme, un jour, elle lui en exprimait sa reconnaissance, il l'interrompit vivement :

— Oh ! je vous en prie !... Je voudrais faire plus... beaucoup plus.

Ils étaient debout dans le cabinet du défunt, où tous deux venaient de faire le classement des papiers. Ginevra, dans sa robe de deuil, était admirablement belle.

La lumière du couchant l'enveloppait d'une clarté pâle, sous laquelle palpait l'épiderme ambré, à peine teinté de rose. Les paupières s'abaissaient légèrement et les cils longs battaient sur les yeux émus, où tant de vie profonde se révélait depuis quelque temps.

La jeune femme ne releva pas les paroles de Silvio. Elle n'y vit que la confirmation de ce qu'elle croyait déjà, c'est-à-dire qu'il l'entourait de soins, d'attentions, pour compenser l'amour qu'il ne pouvait lui donner. Et sa bonté pour la famille de sa femme venait encore du même secret désir de réparation.

Ottavio, le frère de Ginevra, qui occupait au ministère des finances un modeste emploi, avait reçu récemment un avancement inespéré, grâce à la recommandation de son beau-frère. Pour Cecca, Silvio avait laissé entendre un jour qu'il ferait au moment voulu tout le nécessaire, pécuniairement, pour faciliter son mariage. Ainsi, Ginevra se trouvait amenée à lui être profondément reconnaissante. Et son amour pour lui s'augmentait de toute l'estime que lui inspirait cette nature élevée, d'une si haute droiture. Car elle ne pouvait lui reprocher son infidélité à son égard. Lui-même avait voulu que la comtesse Riesini la prévînt qu'il n'aimerait jamais une autre femme qu'Hélène. Elle avait accepté en connaissance de cause... L'erreur ne devait être imputée qu'à elle seule, qui ne se doutait pas, à ce moment, des consé-

quences pouvant sortir de cet état de choses.

Un soir de mai, Silvio, en finissant la lecture de poèmes français qu'il faisait à sa femme, dans le petit salon de l'appartement de Ginevra, dit tranquillement :

— Je vais me décider, je crois, à répondre à l'invitation de mon ami Serveuil, en allant passer chez lui une quinzaine de jours.

Le long crochet d'ivoire que maniaient les doigts agiles de la jeune femme fut arrêté dans son mouvement; des yeux surpris se levèrent sur le marquis Orcella.

— Vous voulez aller en France ?

— Oui, j'aime mieux faire ce voyage maintenant que plus tard. Votre santé est bonne en ce moment, celle de mon père traverse une meilleure phase. D'autre part, Serveuil m'a déjà invité à plusieurs reprises et j'ai toujours répondu par un refus. Cette fois, il prend pour prétexte la première communion de son fils, dont je suis le parrain. Il est difficile de refuser, n'est-ce pas ?

— Un peu difficile, en effet.

Les doigts effilés s'agitaient autour du crochet, le regard mélancolique se baissa sur l'ouvrage de laine blanche, qui commençait à prendre la forme d'une petite brassière. Ginevra pensa : "Il sera délivré de ma présence, et il va retrouver là-bas tous ses chers souvenirs."

Quelques minutes de silence passèrent. La main nerveuse de Silvio feuilletait ma-

Edj. Menard
IMPRIMEUR

Notre motto: "Promptitude et satisfaction", vous assure plein et entier contentement. Nos prix sont raisonnables.

Tél. Lancaster 1907

133, boulevard Saint-Laurent, Montréal.

chinalement le volume qu'elle avait refermé tout à l'heure. Ginevra recommençait de manier son crochet, lentement, comme si une fatigue s'était abattue sur elle, tout à coup.

Puis Silvio dit avec douceur, en hésitant un peu :

— Cependant, si ce voyage vous déplaisait en ce moment, je suis tout prêt à le remettre à une autre date. Il faut me le dire franchement, Ginevra.

Elle répondit, sans interrompre son travail :

— Mais non, mon ami, ne changez rien à vos projets. Certes, votre absence me semblera toujours longue; mais vous avez raison, il vaut mieux que vous la fassiez maintenant, de toutes façons.

— Eh bien, je m'arrangerai pour partir dans trois jours.

Elle allait dire: "Si tôt!" Mais elle retint ces mots. Elle voulait s'habituer à son indifférence et essayer de l'imiter. Après tout, il devait être très possible de vivre ensemble sans amour. Il suffisait d'avoir l'un pour l'autre beaucoup d'estime, de la sympathie, même un peu d'affection, que fortifierait l'habitude. Ils pourraient avec cela se trouver très heureux, en comparaison de tant d'autres ménages où l'amour avait si vite fait place à la désunion, et quelquefois à la haine.

En dépit de ce raisonnement, Ginevra ne dormit pas, la nuit qui précéda le départ de Silvio. Quand il prit congé d'elle, dans la matinée, il remarqua aussitôt sa mine fatiguée, l'éclat fiévreux de son regard.

— Qu'avez-vous? Etes-vous souffrante?

Il attachait sur la jeune femme un regard où se discernait une inquiétude qui cherchait à se contenir. Elle essaya de sourire en répondant :

— Mais non, une mauvaise nuit seulement. Demain après quelques heures de bon sommeil, il n'y paraîtra plus.

— Soignez-vous bien, surtout! Dites-moi dans vos lettres comment vous vous trouvez...

Son bras entoura les épaules de Ginevra, ses lèvres effleurèrent le front penché, puis s'y appuyèrent, plus longuement que jamais encore elles ne l'avaient fait.

— ...Et si, pour une raison ou pour une autre, vous désiriez que je revienne plus tôt, ne craignez pas de me le dire.

Elle frissonna entre ses bras. Son visage était glacé. Mais elle tenait ses paupières baissées, pour qu'il ne vît pas la supplication de son regard, le grand amour douloureux qui devait s'y refléter.

La voix de Silvio ajouta, plus bas, avec une hésitation marquée :

— Si vous aimez mieux que je ne parte pas...

En même temps ses lèvres s'éloignaient du front de la jeune femme, et son bras retomba. Ginevra dit d'un ton assourdi :

— Mais si, partez. Cela vous distraira, vous fera du bien. Mais ne tardez pas trop à revenir.

Ses paupières se levaient. Elle rencontra le regard de Silvio, où semblait demeurer le reflet d'une grande lueur ardente, maintenant presque éteinte, ou voilée par l'habituelle froideur. Car sa voix avait repris le ton accoutumé quand il dit en serrant une dernière fois la main de Ginevra, avant de monter en automobile :

— Quinze jours, au maximum. Et je vous donnerai souvent de mes nouvelles.

Ginevra regarda s'éloigner la voiture. Toute l'amertume de sa souffrance lui remonta au coeur, en cette minute. Elle avait l'impression qu'il la fuyait. Ainsi, elle lui était odieuse à ce point? Cette courtoise amabilité de gentilhomme, cet empressement à satisfaire ses désirs avant qu'ils fussent exprimés n'étaient bien qu'un masque, chez cet homme tout épris d'une autre — un masque qu'il voulait enlever, de temps à autre, loin de celle qui avait remplacé son Hélène bien-aimée.

A pas lents, Ginevra remonta vers son appartement. Elle s'assit dans son petit salon, en jetant un coup d'oeil mélancolique sur le fauteuil où chaque soir, depuis quelque temps, Silvio s'essayait pour lui faire la lecture. En apparence, ils présentaient l'image de l'union conjugale la plus complète. Personne ne voyait celle qui était entre eux, qui volait à Ginevra l'amour de Silvio. Qui eût pensé, vraiment, que cette morte pût être une rivale dangereuse pour la belle jeune femme que tous les hommes enviaient au marquis Orcella?

Cela était, cependant, Ginevra savait que son mari continuait de se rendre chaque matin à la chapelle, où lui-même disposait les roses que le jardinier avait ordre de déposer au dehors. Elle savait que le portrait d'Hélène était toujours là, avec son offrande de fleurs, dans la chambre close où Silvio conservait le parfum préféré et sans doute tous les souvenirs de sa première femme. Elle était certaine aussi qu'il allait revivre en France son court bonheur, se repaître de la joie terrible des réminiscences, dans les lieux où ils avaient vécu ensemble, où ils s'étaient aimés. Et cette pensée déchirait le coeur de Ginevra.

Elle déjeuna seule avec son beau-père.

Don Paolo semblait fort mécontent du départ de son fils, dont, comme Ginevra, il craignait de deviner la véritable raison. Il se montra plus que jamais paternellement bon à l'égard de la jeune femme et essaya de la distraire, mais vainement. Après le repas, il prit son bras et tous deux passèrent sur la terrasse. Ginevra approcha du fauteuil de son beau-père la petite table où se trouvait son service de fumeur et s'assit près de lui. Don Paolo, tout en allumant un cigare, suivait des yeux le mouvement alangui des jolies mains aristocratiques, qui cherchait un ouvrage dans une corbeille. Il dit avec douceur :

— Ma chère enfant, vous semblez vraiment fatiguée aujourd'hui. A mon avis, vous devriez vous reposer sur votre chaise longue.

— Oh! c'est inutile! Je suis très bien ici et une bonne nuit me remettra tout à fait.

Tout en parlant elle sortait de la corbeille une broderie sur tulle et l'étendait sur ses genoux.

— Oui, à la condition que ce soit vraiment une bonne nuit. Mais je crains que vous vous tourmentiez beaucoup...

Il se pencha et prit la main de la jeune femme en attachant sur le visage pâli son regard pénétrant, tout attendri par une affectueuse compassion.

— Je ne vous ai jamais parlé de cela, Ginevra... Il est toujours délicat de se mettre en tiers dans un jeune ménage, et puis je pensais que vous auriez vite fait de lui enlever le souvenir de l'autre. Mais je me doute que vous souffrez... qu'il vous fait souffrir, sans le savoir, oh! bien certainement! Mais cette Hélène... il ne l'oublie pas, et vous le sentez, n'est-ce pas?

Les lèvres de Ginevra tremblèrent en répondant :

— Oui, je le sens. Et je souffre, vous dites bien... je souffre tant!

Elle ferma un instant les paupières, mais don Paolo avait eu le temps de voir passer dans son regard l'expression d'une douleur ardente et résignée.

— Pauvre petite! Pauvre petite!

Ses doigts pressaient la main qui était froide, en dépit de la tiédeur de l'air. Ginevra murmura :

— Vous êtes très bon. Votre affection m'aide beaucoup, je vous assure, à supporter cette épreuve.

— Une épreuve qui ne durera pas toujours, Ginevra! Vous verrez qu'un jour, Silvio sera tout à vous.

Elle secoua la tête.

MM. LES ANNONCEURS,

Vous trouverez dans "LA REVUE DE MANON" le médium le plus profitable pour vos annonces qui seront lues, à chaque numéro, par plus de 15,000 lecteurs de cette Revue soit 30,000 par mois. Annoncer dans la "Revue de Manon", c'est faire connaître vos produits à ce nombre considérable de lecteurs et lectrices, se recrutant parmi toutes les classes de la société. Téléphonnez ou écrivez-nous et notre représentant passera immédiatement vous voir et discuter avec vous le tarif de nos annonces. Appelez Est 8172-M.

— Non, je ne l'espère plus. Il m'en veut d'être celle qui remplace son Hélène, il supporte ma présence avec une impatience secrète, qu'il ne m'a jamais montrée, mais que je devine trop bien...

— Ginevra, vous exagérez.

— Non pas. Et je suis certaine que c'est là aussi votre idée.

Il nia faiblement. Au fond, il craignait qu'elle eût raison. L'attitude de son fils le déroutait. Si tendrement que lui-même eût aimé sa femme, il ne comprenait pas que Silvio restât insensible au charme rare de Ginevra et qu'il ne pût concilier le souvenir ému gardé à sa première épouse avec l'amour pour la seconde.

— Je ne sais vraiment à quoi il pense, Ginevra ! Cette morte le tient encore, c'est vrai. Ils se sont beaucoup aimés, et mon pauvre enfant a souffert atrocement quand cette petite Hélène lui fut enlevée. Elle avait une nature séduisante, très gaie, tendre, un peu coquette. J'ai toujours pensé qu'elle n'avait pas de qualités bien profondes et que Silvio, après les premières années d'enivrement, aurait eu quelques désillusions. Mais il n'a connu d'elle que son charme, que son amour. Et sans doute, après qu'elle eût disparu, l'a-t-il auréolée encore de toutes les vertus, de toutes les beautés idéales, ainsi que nous en avons coutume, parfois, à l'égard de nos morts. Hélène était son premier amour. Et mon fils est de ceux qui se donnent difficilement, mais jamais à demi.

Les doigts de Ginevra frôlaient machinalement le tulle qui glissait sur le lainage noir de sa robe. La tête brune se penchait, comme accablée. Don Paolo reprit, après un court silence :

— Ce mariage m'avait déplu ; je n'accordai mon consentement qu'à contre-cœur. Mlle Duvivier n'appartenait pas à notre monde. Je dois reconnaître qu'elle était bien élevée, quoique toutefois d'allures un peu émancipées. Il est vrai que je suis

d'un autre temps... Comme elle semblait fort éprise de Silvio, il aurait peut-être changé ce charmant oiseau rieur, cette élégante petite mondaine en une femme sérieuse, simple et pieuse, telle que le fut ma chère Bianca... Oui, peut-être...

Il eut un jeu de physionomie qui signifiait clairement : "Mais je n'y comptais guère."

Le regard de Ginevra suivait machinalement les ébats d'un couple de merles, dans la lumière ombrée d'une allée. La jeune femme se taisait, en écoutant la voix émue qui parlait de "l'autre", qui la montrait si banale, en somme : une jolie femme, mondaine, coquette, gentiment tendre, sans doute, et que l'amour de Silvio avait parée de qualités idéales qu'elle ne possédait pas.

Ginevra songea tout haut :

— Elle était très charmeuse, on le voit dans son portrait. Sa beauté devait être remarquable...

— Pas plus que la vôtre. Mais elle était toute différente.

Don Paolo ajouta, en posant ses doigts sur la main de sa belle-fille :

— Elle n'avait pas ce signe de race, par exemple, ces attaches délicates qui attestent votre origine patricienne.

Ginevra eut un léger mouvement d'épaules, en murmurant avec un sourire mélancolique :

— Silvio n'a probablement pas même remarqué cela.

— Détrompez-vous. Il m'a dit un jour : "Ginevra a des mains admirables." Croyez-moi, mon enfant, il vous rendra justice, il comprendra combien vous êtes infiniment supérieure à cette pauvre Hélène, non pas seulement au point de vue physique, mais surtout pour l'élévation morale, pour l'intelligence, pour tout.

De nouveau, elle secoua la tête.

— Non, je ne crois pas. Je sens que je lui suis à charge. Pendant quinze jours, il va se trouver plus à l'aise. Il pourra revoir tous ces lieux où ils ont passé ensemble, s'enivrer de tous ces souvenirs, oublier pendant quelques instants qu'il s'est uni à moi. Puis il reviendra, l'esprit et le cœur plus remplis que jamais de "son" image. Et il faudra que je vois encore ses yeux se détourner de moi, comme ils le faisaient si souvent, depuis quelque temps. Il faudra que je supporte ses visites quotidiennes à cette tombe, où il va sans doute "lui" crier les mots d'amour qu'il ne m'a jamais dits, à moi, sa femme vivante...

Elle parlait à mi-voix, d'un ton de douleur profonde, passionnée. Sa souffrance cachée se montrait enfin, s'échappait, irrésistiblement, en cette minute d'expansion. Le bleu foncé de ses yeux s'éclairait d'une lueur ardente qui frappa don Paolo, qui lui fit penser aussitôt : "Mais elle aime passionnément son mari, cette pauvre enfant ! Elle l'aime bien plus que je ne le croyais !"

Ginevra continuait de la même voix basse qui se brisait un peu :

— Je comprends les souffrances d'une épouse trahie. J'en éprouve quelque chose. Moi, on me délaisse pour une morte. Mais je n'ai rien à dire : j'ai été prévenue, loyalement. Aussi ne puis-je lui adresser aucun reproche. C'était à moi de refuser. J'ai accepté en connaissance de cause, et lui a rempli tous les engagements qu'il avait pris.

Elle se tut, en croisant ses mains sur le tulle qu'elles venaient de froisser nerveusement. Ses yeux tristes et résignés regardaient droit devant eux, dans la lumière chaude où s'agitait l'ombre des feuillages. Une brise toute parfumée de la senteur des roses passait sur la terrasse, effleurait le crâne dégarni de don Paolo, les cheveux bruns de Ginevra. La jeune femme dé-



Gin Canadien Melchers Croix d'Or

Ⓒ Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entropôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS :

Gros :	40 onces	\$3.65
Moyens :	26 onces	2.55
Petits :	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited, Montréal.

Pour le jour de l'an

Une paire de souliers de fantaisie, une pantoufle chaude, ou une paire de pardessus sont des suggestions très heureuses à l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An.

A nos nombreux clients, nous souhaitons une bonne et heureuse année !

Nos souliers de soirée brochés ou argent ou nuancés sont exclusifs ainsi qu'un grand assortiment de souliers de valeur.

RAOUL VINETTE

BOTTIER FASHIONABLE

263 est, rue Ste-Catherine (près St-Denis)

Téléphone: Lancaster 6641

Montréal

croisa ses mains et les joignit en disant tout bas :

— Mais je ne pensais pas alors qu'une morte pût être si terrible.

IX

La famille de Serveuil passait les mois d'été au château de Brelles, dans l'Aisne. C'était là, pendant un séjour qu'il y faisait, que le marquis Orcella avait connu celle qui devait devenir sa femme. M. Duvivier avait aux environs son château et ses fabriques; sa femme et ses filles étaient invitées aux réunions mondaines ou sportives données par les Serveuil. Dès la première fois qu'il eût vu Hélène, Silvio s'en éprit ardemment. Trois semaines plus tard, il partait pour son pays, emportait de haute lutte le consentement de son père et revenait demander la main de Mlle Duvivier.

Ainsi, en acceptant l'invitation de son ami, il se retrempait dans toute l'ardeur de ses souvenirs. Et c'était bien ce qu'il cherchait. Il revit ce salon, élégant et clair, où lui était apparue Hélène, le jardin, les allées du parc où ils s'étaient promenés ensemble, le tennis où elle déployait sa jeune vigueur, la petite rivière où tous deux avaient canoté, si souvent. Assis sur la berge, il tendait l'oreille comme s'il espérait entendre l'éclat de rire léger qu'il aimait tant. Il alla rôder autour de Monplaisir, la demeure des Duvivier, sans oser entrer, car les relations étaient rompues entre eux et lui depuis le refus très catégorique opposé à leur demande. Au milieu de l'impeccable verdure des pelouses artistement fleuries, le château dressait ses murs blancs percés de larges fenêtres, souvent ouvertes, ce qui permettait d'apercevoir le luxe de bon ton de l'intérieur. Mme Duvivier était une femme élégante, de goût très sûr, et une parfaite maîtresse de maison. Elle avait fort bien élevé ses filles, sans ce rapport. Mais Silvio avait eu parfois oh! bien rarement — l'impression qu'il manquait à Hélène quelque chose — peut-être la persuasion que le plaisir, le luxe, l'amour ne sont pas le tout de la vie.

Ne pouvant entrer, il longea les grilles de la propriété, le soir, à l'heure du crépuscule. Son regard plongeait dans la profondeur obscure des allées. Il "la" revoyait alors, si blonde, s'appuyant à son bras, et riant... Oh! comme elle savait rire! Ginevra n'avait pas cette séduction. Certes, son sourire était charmant... et même Silvio s'avouait sincèrement qu'il n'en avait jamais connu de plus attirant. Mais ce n'était pas le rire d'Hélène... Non, ce n'était pas cela du tout.

Il continuait de longer la grille, et il arrivait devant le logis. Le front appuyé aux barreaux, il regardait. A cette heure, les fenêtres s'éclairaient. Il voyait les deux salons, qui se faisaient suite, avec la salle de billard au bout. Des ombres passaient. Des rires s'élevaient. Au piano, quelqu'un jouait une gavotte de Rameau. Tout était comme autrefois. Dans le second salon, Silvio entrevoyait, par l'ouverture de la fenêtre

le petit canapé de coin où Hélène et lui aimaient à s'asseoir. Quelles heures merveilleuses lui rappelait ce joli meuble Louis XV! C'était là qu'un soir elle avait dit à son fiancée: "Vous savez, cher Silvio, je vous permets de m'embrasser." Comme il se souvenait de la douceur de ce premier baiser! Ah! les belles heures d'amour, les belles heures où il frissonnait de joie en écoutant rire Hélène, qu'elles étaient loin aujourd'hui.

Il meurtrissait son front à la grille que ses doigts serraient nerveusement. Avec une âpre jouissance, il se remémorait tout son bonheur, et la grâce séduisante d'Hélène, et leur tendresse réciproque que rien n'était venu altérer, pendant ces dix mois. Non, rien pas même quelques petites déceptions dont Silvio avait furtivement souffert. Qu'était-ce que cela? Il aurait peu à peu amené la jeune femme qui l'aimait à une conception plus sérieuse de la vie. Et vraiment, en cette courte union, Hélène l'avait rendu aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre.

Après une dizaine de jours passés chez les Serveuil, le marquis Orcella partit pour Paris. Il avait conservé, à Passy, le petit hôtel où il s'était installé après son mariage. Tout y était resté tel qu'au moment où la mort, en vingt-quatre heures, avait emporté Hélène. Chaque année, Silvio venait y faire son pèlerinage douloureux. Cette fois il eut, en y pénétrant, une impression nouvelle qui se mêla à son émotion poignante et la domina presque: c'était le sentiment de commettre une faute, presque une trahison, à l'égard d'un être cher. Mais il ne voulut pas s'y arrêter. Lentement, le cœur serré par la douleur du souvenir, il revit les jolies pièces coquettes, où "elle" avait vécu. Dans le petit salon bleu et gris, sur une table, demeurait le volume qu'elle lisait quand elle avait dit, un soir: Je ne me sens pas très bien. Je crois qu'il vaut mieux me coucher." Et elle n'était plus redescendue... Silvio s'approcha, prit le livre dont la couverture jaune avait pâli. Une liseuse de vermeil ciselé marquait la page où s'était arrêtée la jeune femme. Silvio eut un léger mouvement nerveux et reposa le volume sur la table. Ce roman, morbide et malsain, avait été cause d'une discussion entre Hélène et lui, précisément le matin de ce jour où devait commencer sa foudroyante maladie. Il avait voulu l'empêcher de le lire. Mais elle s'était obstinée, en déclarant: "Toutes mes amies le connaissent. Il n'y aurait que moi... Ce serait trop sot. Et puis, tu es d'une sévérité excessive, Silvio. C'est très ennuyeux. Ne t'occupe plus de mes lectures, je t'en prie."

Il avait alors parlé un peu sèchement, Hélène s'était froissée, il y avait eu quelque froideur entre eux, toute la journée...

Comme il s'était reproché amèrement cette scène, ensuite! Dans la violence de sa douleur, il s'était accusé d'injustice, de dureté, il avait crié à la mort: "Pardonne-moi pardon de t'avoir fait pleurer!" Et ce regret l'avait poursuivi, chaque fois qu'il pensait à ce dernier jour — le dernier de

leur bonheur, où il avait fait souffrir Hélène.

Mais aujourd'hui, d'autres réflexions lui venaient devant ce volume qui se fanait doucement, dans la pénombre du salon clos. Il pensait: "Pauvre chérie, elle n'était pas très sérieuse. J'aurais eu besoin de la diriger, bien doucement. Mais elle m'aimait tant que j'y serais sans doute parvenu."

Il fit quelques pas en avant, puis se détourna, regarda le volume. Le titre, le nom de l'auteur se détachaient en caractères très nets, sur le papier pâli. Qu'était-ce donc, au juste, que ce roman? Il ne se souvenait plus bien.

Il se rapprocha de la table, reprit le livre. Il lut une page, puis une autre, au hasard. Maintenant, tout le reste lui revenait à la mémoire. Cette élucubration d'un esprit malade et dévergondé avait eu son heure de célébrité, quatre ans auparavant. Aujourd'hui, on n'en parlait plus. Mais elle avait certainement fait beaucoup de mal. Et c'était cela qu'Hélène lisait, qu'elle tenait tant à lire...

Il restait là, immobile, le livre entre les doigts. Il songeait: "Mieux vaudrait que je ne laisse pas ici. Ma pauvre petite Hélène... On la jugerait peut-être sur cela, si jamais un jour quelqu'un le voyait, et ce serait faux. Elle était profondément honnête, mais comme beaucoup de jeunes femmes, elle jouait un peu avec le feu."

Il s'approcha de la cheminée, leva le tablier. Une hésitation l'arrêta encore. Ce livre était le dernier qu'elle eût tenu entre ses mains. Il lui était pénible de s'en séparer...

Le volume s'était ouvert de lui-même, à la page marquée par la liseuse de vermeil. Les yeux de Silvio tombèrent sur quelques lignes dont la perversité troublante fit monter un peu de rougeur à ses joues, car il pensait aussitôt: "Elle a lu cela. Elle ne m'a pas écouté, quand je lui défendais de continuer, en lui assurant que cette lec-

**LISEZ
DANS NOTRE
PROCHAIN
NUMERO**

Le 15 Janvier

**LA VIE AMOUREUSE DE
RODOLPHE VALENTINO**

Par Edouard Ramon

Retenez d'avance chez votre marchand de journaux votre exemplaire, car plusieurs de nos lecteurs ne peuvent se procurer leur exemplaire à chaque issue s'ils négligent de la retenir d'avance.

"La Revue de Manon" est en vente dans tous les dépôts, gares et sur les trains de chemins de fer. Prix, 10 cents.

ture était dangereuse, coupable, indigne d'une femme honnête."

Il se pencha, déchira les feuillets, les froissa dans l'âtre et y mit le feu. Les flammes s'élevèrent autour du papier, qui s'affaissait avec un léger bruit. Le regard de Silvio s'attachait à elles, machinalement. Sa pensée n'était plus ici. Elle s'en allait vers un salon aux boiseries claires et sculptées, aux meubles anciens, où une jeune femme brune aux grands yeux profonds lisait les oeuvres des maîtres de la pensée, les oeuvres où s'exaltaient les nobles sentiments qui étaient les siens, qu'elle mettait en pratique dans sa vie de chaque jour.

Silvio se redressa, en un brusque mouvement d'irritation. Comment pouvait-il penser à Ginevra dans cette demeure consacrée au culte du souvenir d'Hélène? Et quelle habitude intolérable il avait prise, dès le début de sa seconde union, de comparer ces deux femmes, si dissemblables? Chacune d'elles avait ses qualités et ses défauts. S'il préférait Hélène à Ginevra, il ne s'ensuivait pas qu'il ne reconnût sur certains points la supériorité de celle-ci. Moralement et intellectuellement, surtout. Ginevra avait une âme très belle, elle était certainement capable de toutes les vertus, de tous les dévouements. Il avait pour elle la plus grande estime, il l'admirait beaucoup — et très probablement il l'eût aimée, profondément aimée, si jamais Hélène n'était entrée dans sa vie.

D'un pas lent, que l'émotion alourdissait, il montait maintenant l'escalier couvert d'un tapis épais. Sous sa main tremblante, une porte s'ouvrit. Il était dans la chambre d'Hélène. Le parfum habituel de la jeune femme traînait dans l'air renfermé. La robe d'intérieur en molle soie blanche, qu'elle portait la veille de sa mort, se trouvait jetée sur un fauteuil. Déjà, elle était un peu jaunie, comme les petits souliers de peau de daim posés sur le tapis. La teinte rose des tentures pâlisait dans la pénombre. Sur le lit aux ciselures superbes, la broderie de la courtoise se fanait. Mais les volets clos maintenaient la pièce dans une demi-obscurité favorables à toutes ces pauvres choses qui se flétrissaient lentement, dans l'ombre silencieuse.

Silvio entra à pas feutrés, comme en un sanctuaire. Il s'arrêta près du lit. Alors, avec une netteté terrible, il la revit là, mourant, morte. Ces beaux yeux qui demandaient la vie... et puis ces paupières closes, froides, sur lesquelles se glaçaient les baisers! Comme tout lui était présent! L'instant terrible où le médecin avait dit: "Elle est perdue", les derniers sacrements, qui avaient répandu sur la fin de cette jeune vie frivole une grandeur surnaturelle, l'agonie, douce, sans effroi, les mains qui se glaçaient dans celles de l'époux, et ce soupir léger, que Silvio seul avait entendu... Et tout, tout ce qui avait suivi!

Il se laissa glisser à genoux contre le lit. Ses mains s'étendirent sur la courtoise brodée, froissèrent le satin rose, comme autrefois, en un geste de folle douleur, elles

avaient froissé le drap sous lequel reposait la jeune morte. Mais n'était-elle pas là encore? Oui, il voyait son visage si blanc, immobile, entre la masse blonde de ses cheveux étendus sur l'oreiller. Ses mains étaient jointes, soutenant le crucifix. Et des fleurs partout... des fleurs qui répandaient dans cette pièce un parfum trop fort, que Silvio croyait respirer encore, qui lui alourdissait le cerveau.

Il appuya son front contre le satin rose. La poignante douleur de cette évocation le terrassait un instant. Il revivait toutes ces heures atroces, sa révolte, son désespoir, les jours, les nuits qui avaient suivi la mort d'Hélène. Il s'étonnait d'avoir survécu à tant de souffrance. Machinalement, il avait repris son existence de garçon, près de son père. Il ne savait plus ce qu'il avait pensé, alors, ce qu'il avait fait. Cette période de sa vie restait dans le vague. Il avait seulement l'impression d'avoir passé des mois dans la nuit, dans le froid. Et puis la sensation d'exister lui était revenue. Il avait pris conscience de sa souffrance et il en avait fait la compagne de sa vie. Car il savait bien que jamais plus il ne serait heureux — jamais plus un seul jour! D'ailleurs, il ne le voulait pas, il ne le pouvait pas. Hélène avait emporté son amour dans sa tombe:

Il murmura passionnément:

— Oui, ma chérie, je suis toujours à toi, à toi seule! Je n'aimerai jamais une autre femme. Tu vois, je reviens, je quitte pour toi celle qui est là-bas, qui a pris ta place, mais que je n'aime pas, Hélène, que je n'aimerai jamais! Je te reste fidèle, mon amour, même dans la mort, comme je te l'ai promis.

Il se leva lentement et sortit de la pièce. Son valet de chambre, qui montait, lui présenta un plateau sur lequel se trouvait sa correspondance. Il prit lettres et journaux et entra dans sa chambre. Sur une enveloppe se détachait l'écriture large de son père. Il la prit et la décacheta rapidement, en s'approchant de la fenêtre, car le jour baissait.

"J'espère que tu vas nous revenir bientôt, mon cher enfant," écrivait don Paolo. "Ginevra vient d'être très souffrante. Le docteur Pinelli ne témoigne d'aucune inquiétude, je dois m'empresser de le dire, et notre chère Gina va beaucoup mieux aujourd'hui.

(à suivre)

Pilules GALEGINES



Reconnu par le monde entier comme le remède le plus puissant pour le développement du buste.

Le flacon \$1.00 par la poste.

Brochure explicative

Agence Mondiale d'Importation
64 St. Alexandre Ch. 811 Montréal

LES ENFANTS AIMENT A MANGER

**CHOCOLATS VERMIFUGES
DU DR. CHARLES**



Ces chocolats d'un effet certain, inoffensifs et très agréables, expulsent les vers et font disparaître la plupart des affections rencontrées chez les enfants, telles que Fièvre, Etat bilieux, Perte d'appétit, Maux d'estomac, Insomnie, Agitation durant le sommeil, Mauvaise humeur, Teint pâle.

MARTINEAU-BOUCHER

Pharmacien en gros

143 St-Maurice, Montréal

En vente partout à 50 cts

Pourquoi Tousser

Le **SIROP BRAULT** contre la toux est reconnu guérir radicalement en deux jours les rhumes les plus enracinés, la grippe, la coqueluche et la bronchite. Procure aussi la guérison assurée de la pneumonie.

Sur réception de \$1.00, nous vous enverrons une bouteille, à la prochaine malle.

Livraison gratis par toute la ville et à la campagne.

En vente chez le propriétaire, Joseph Brault, 1067 St-Denis, Montréal, Téléphone Est 0007-M, et chez Dupuis Frères. (Brevet demandé.)

Téléphone Est 0911

Joseph Lagarde

Nous avons en main le plus bel assortiment de

PRELARTS MEUBLES
et TAPIS

à des Prix défiant toute
compétition.

4008 rue Saint-Denis

(Coin Duluth)

MONTREAL

Margot

(suite de la page 8)

qui amusait son cœur. Il ne demandait pas mieux que d'entretenir, dans une pure affection d'âme, ce penchant avoué de Margot; cela occuperait agréablement ses heures, en attendant mieux. Un joli roman de jeunesse, quoi!

"Et voilà que cette Margot n'avait pas l'air de se douter de ces admirables dispositions-là. Elle allait et venait, un peu coquette, semblait-il, mais on ne sait jamais, avec les femmes!

"Il est vrai aussi que ses longs cheveux à l'indéfinissable nuance pendaient en une lourde natte, et qu'une poésie très intense émanait de cette jeune parure opulente, évoquant, dans son possible échevellement, le chatolement d'une mante soyeuse enveloppante.

"Elle avait encore une façon de glisser en marchant, qui la divinisait, la faisait croire irréaliste et fuyante, irritante comme un songe vain.

"Mais la sérénité parfaite de son visage la laissait toute blanche et rose, et vaguement souriante, comme toujours.

"Après qu'il eut bien tourné, le jeune lieutenant, qui mordait comme un innocent goujon à l'hameçon si bien lancé, finit par rejoindre résolument Margot, lui-même ému comme à l'approche d'une grande bataille, et, feignant un ton dégagé, il lui décocha carrément:

"Dis donc, petite Margot, sais-tu que tes soeurs m'ont rapporté un propos de toi, s'il était vrai... mais c'est une plaisanterie, je pense!... s'il était vrai, dis-je, me donnerait de l'orgueil.

"Quel propos? répondit, avec un étonnement candide, notre Margot, ses beaux yeux bien ouverts, braqués comme des canons sur l'imprudent ennemi.

"Comment, tu ne sais pas?

"Non," fit-elle en secouant sa lourde natte qui jeta, encensoir d'or, une volée de parfum d'iris ambré.

"Ah! le voilà bien, le pauvre lieutenant! maintenant qu'il s'est embarqué, c'est lui qui doit "souquer". Et Margot, bien sage, assise en la barque fragile, sans en avoir l'air, tient la barre et met le cap, Dieu sait où!

"Il répète, embarrassé:

"Tu ne sais pas? Alors ce n'est pas vrai?

"Qu'est-ce qui n'est pas vrai? Redis, pour voir.

"Ah! fit-il, voulant dériver, ce n'est pas la peine. Elles sont si bavardes et malignes, Rosette et Lucie, et même Angélique!

"Ah! bon, j'y suis! exclama gentiment Margot, le remettant dans sa route. Ce qui les faisait tant rire, l'autre soir, n'est-ce pas? Eh bien, que veux-tu savoir?"

"Il était pris, et balbutia:

"Mais, si c'est vrai.

"Quoi? que nous nous marierons peut-être un jour? Oui, je l'ai dit.

"Ah!

"Cela te fâche?

"Certes non; mais...

"Mais quoi?"

"Elle est étonnante, pensa le lieutenant. Elle a l'air de trouver cela tout naturel et facile!

"Et comme il la trouvait, lui, surprenante, il la regardait plus admirativement qu'il ne l'eût jamais fait.

"C'est inouï comme certaines volontés sont communicatives! Voilà que Georges commençait à subir l'impérieuse suggestion de Margot, et que nulle objection ne

lui venait sur la folie d'un tel projet, irréalisable cependant.

"Le moyen de répondre à ces beaux yeux, si divinement purs et tendres: "Je ne veux pas de vous!" D'ailleurs, il ne le pensait pas, au contraire. Tout à fait au contraire, maintenant, car il lui semblait qu'une multitude de fils doux et fins, comme des fils de la Vierge, flottant autour de Margot, ainsi qu'un nimbe, s'allongeaient jusqu'à lui et s'enroulaient, s'enroulaient, l'enveloppant d'un réseau inextricable. Et il demeurait, béatement docile, dans ce filet.

"Alors Margot, levant doucement l'épaule, apitoyée presque, lui dit..."

Mais la maligne conteuse se tut, en montrant du doigt l'horloge. L'heure était passée.

IV

"Elle lui dit?..." cria toute la bande, dès le lendemain, en tournant vers marine, comme des fleurettes qui se tendent vers le soleil, tout un bouquet de petites faces rosées, luisantes et épanouies.

"Elle lui dit simplement:

"Pauvre Georges!"

"Puis, appuyant ses deux mignons doigts, si pointus, sur la manche galonnée, ce qui parut au lieutenant la mise en contact de son bras avec une pile électrique, elle ajouta, mystérieuse:

"Ce qui doit être sera!"

"Cependant, étrangement un peu, il balbutia:

"Ah! certes, si j'étais riche! Mais voilà! Et toi! Pas même la dot réglementaire! Sans quoi!..."

"Oh! reprit-elle, je sais bien que tu ne te contenterais pas de cela!... C'est si peu, si peu!..."

"Et elle souriait!

"Ah! mes enfants, l'on ne saura jamais tout ce qui tient d'absolu dans le sourire d'une femme. Si le bon Dieu n'avait pas fait le monde, une femme l'aurait pu créer, rien qu'avec un sourire. Ne vous

étonnez donc pas si Georges répondit d'un élan:

"Oui, si peu, avec une autre; mais un trésor avec toi, Margot!..."

"Hé! hé! que vous en semble du charme de notre laideron? Il faut être juste et ajouter qu'en ce moment Margot resplendissait.

"C'est ainsi; la femme contient toute la beauté et la poésie de la nature, triste et endeuillée quand la morosité du ciel l'envoile, flambante et rayonnante quand le soleil baigne dans ses flots d'or sa chair de fleur nacrée. Or, il existe une cosmographie psychique qui dote notre Univers de deux soleils également féconds, dont l'un se nomme: l'amour.

"Qu'allait-elle répondre, Margot, lorsque les brillants demoiselles de la Margellière se précipitèrent vers eux? Georges n'eut pas le temps de le savoir; les railleries joyeuses fusaient, d'autant plus vives qu'ils semblaient l'un et l'autre embarrassés et mécontents d'être interrompus.

"A la fin, Margot s'impatienta, et, comme on lui chantait, en y mêlant son nom, des ritournelles sentimentales, elle finit par dire:

"Voilà bien des sottises pour une aussi simple histoire!

"Quelle histoire, Margot?

"Celle de mon futur mariage avec le cousin Georges, répondit-elle.

"Comment, encore? Mais tu parles sérieusement, en vérité!"

"Cette fois, les rires tombèrent et un grand silence se fit.

"L'on savait bien, au fond, que ce projet chimérique n'était, ne pouvait être qu'un jeu; mais les joueurs paraissaient si convaincus, qu'ils causèrent, comme de bons acteurs, une émotion prodigieuse. Et dans tous ces beaux yeux qui les contemplaient, s'allumaient, peu à peu, d'étranges rêveries.

"Or, à quelques jours de là, Margot, qui, en sa qualité de personne entendue, conduisait au cours les plus petites de ses soeurs, comme l'on retournait au logis,



NOS chers PETITS

nous les aimons bien. Nous les voulons tous **Forts et Vigoureux**. Nous voulons qu'ils arrivent dans leurs **Etudes**, au **Jeu**, et dans la **Profession** qu'ils se choisiront.

Toute mère sensée, tout professeur clairvoyant sait fort bien que si l'on n'apprend pas aux enfants le moyen de conserver une bonne **Santé**, tout le reste est inutile. L'

OVONOL

est une médication intensive, supérieure à l'Huile de Foie de Morue.

Mères, mettez vos enfants sous les bons effets de l'**OVONOL**, dès les premiers malaises qu'ils endurent durant leur **Croissance**.

Nous recommandons aux **Mères et Futures Mères** de suivre un traitement à l'**Ovonol**.

Demandez notre brochure **Gratuite**, "**SANTÉ des ENFANTS**"

vous y trouverez des renseignements remarquables dont vous ne devez ignorer l'importance.

\$1.00 chez les pharmaciens

Compagnie Chimique Franco-Américaine
1570, St-Denis, Montréal

tint ce discours à Mlles Angélique et Thérèse:

— "Mes petites, la fête de maman est proche, et je lui ménage une belle surprise. Je veux bien vous mettre du complot, mais à la condition que vous ne saurez rien, car vous ne manqueriez pas de bavarder.

— "Alors, en quoi en serons-nous ?..."

— "Chut ! voici. Je vais, chez une dame que vous ne connaissez pas, commander quelque chose..."

— "Quoi ?..."

— "Ah ! c'est là mon secret. Mais si vous promettez d'être sages, je vous laisserai devant la maison dans laquelle j'entrerai seule, et vous m'attendrez, sans bouger, dans la voiture. Hein ? c'est gentil ?"

"Les petites sautèrent de joie, car on ne les menait pas souvent en voiture. Et l'on partit.

"La maison où Margot s'engouffra, avec des façons mystérieuses, ne ressemblait nullement à un magasin, et il n'y avait aucune enseigne de modes ni de fabrication quelconque. C'était un très vieil hôtel de la rue Saint-Louis-en-l'Île, avec une adorable porte et de vieux balcons étroits à chaque haute fenêtre. Margot était bien pâle, en disparaissant là dedans, son voile baissé.

"Au valet rogue qui lui ouvrit, elle demanda, d'une voix qui tremblait:

— "Mme de la Margellière, s'il vous plaît ?"

— "Ah ! bon, fit l'homme qui avait l'air de savoir, c'est vous ? Venez par là: Madame vous attend."

"Notre Margot fut près de reculer, dans sa violente surprise; mais une seconde de réflexion lui suffit pour se persuader de la participation de la Providence à son audacieux dessein.

"Elle grimpa les marches d'un perron, au fond d'une cour, et entra dans un immense salon noir et froid; puis dans une chambre moins vaste ouvrant sur un jardin très fleuri.

— "Approchez, mademoiselle," prononça la douce voix d'une vieille femme, mince et ratatinée, enfoncée toute dans un grand fauteuil.

"Et Margot, à tout petits pas tremblants, s'avança.

"Le fauteuil était proche d'une fenêtre, sur le rebord de laquelle deux gros chats, gravement assis, comme des inquisiteurs, en clignotant la regardaient venir.

— "Tiens ! mais vous me plaisez, vous ! déclara Mme la douairière de la Margellière. Jolie, distinguée, des yeux spirituels... Et vous devez être douce; cela se voit à vos bonnes lèvres un peu pâlottes comme celles des enfants qui ont souffert. Vous êtes pauvre, hein ? ma mignonne ? ce n'est pas toujours drôle la vie !"

"Et la vieille dame soupira.

— "Ça, plus près; mettez-vous ici."

"Margot glissa sans bruit jusqu'au tabouret qu'on lui indiquait, et s'y pelotonna, tout contre les genoux de la douairière. Elle se présentait ainsi à elle, de son trois quarts favorables, et dans la vive clarté qui incendiait ses cheveux très maladroitement nués. Oh ! si maladroitement que, la vieille dame y ayant porté vivement la main, en sexclamant, ces cheveux croulèrent et Mme de la Margellière eut plein les doigts et les genoux d'un ruissellement magnifique.

"Elle continuait à s'écrier:

— "Tout à fait comme les miens à vingt ans !... La même nuance, introuvable ailleurs ! C'est bizarre !... Et je ne sais vraiment si cela me fera plus de joie que de peine d'avoir ces cheveux-là sous les yeux, tous les jours... Hé ! ne vous

chagrinez pas, on verra !... on verra !... L'on m'a dit beaucoup de bien de vous, ma petite; mais je vous croyais plus âgée ? Quel âge avez-vous, au juste ?

— "J'aurai bientôt dix-huit ans.

— "Trédame ! murmura la douairière en frissonnant, où avez-vous pris cette voix ?... Il y a bien longtemps que je n'ai ouï celle que vous me rappelez !... Voilà une drôle d'histoire. J'en suis tout interloquée ! Et plus je vous regarde... Tenez, passez-moi donc cette miniature, là, sur la cheminée, un cadre en... C'est cela, précisément, vous êtes fort intelligente."

"Et ce portrait que Mme de la Margellière contemplait avec une tristesse attendrie, était celui de son fils quand il avait seize ans, et qu'il était encore rose et joli comme une femme.

"Mais bientôt elle reporta les yeux sur Margot, et maintenant ses regards vaguaient de l'image au visage troublé de la jeune fille, et une émotion croissait en elle, imprécise encore.

"Cependant, une douleur, une colère peut-être, agita la vieille femme, dont toute la grâce s'effaça.

"Elle posa brusquement près d'elle le portrait, et dit sèchement:

— "J'ai besoin de calme. Tout cela me blesserait. Vous me voyez au regret, mademoiselle, mais je ne puis accepter vos services. Vous trouverez ailleurs, certainement, l'emploi de compagnie que vous sollicitez ici. Je vous y aiderai même volontiers. Ne m'en veuillez pas, je suis une vieille femme très malheureuse. J'avais un fils que j'adorais, et auquel, par un hasard cruel, vous ressemblez étrangement; vous me rappelleriez, à chaque minute, que je l'ai perdu, et... Vous pleurez ? Qu'est-ce à dire ?... Voilà une sensibilité un peu bien surprenante."

"Puis la douairière se redressa, subitement éclairée !

— Votre nom, mademoiselle ?

— "Marguerite... soupira Margot suffoquée par des larmes sincères.

— "Ah ! vous vous nommez aussi comme moi ? c'est parfait. Et, par hasard, n'auriez-vous pas encore l'audace de vous appeler de la Margellière ?"

"Margot glissa sur ses genoux et enfouit violemment son visage dans les jupes maternelles, se cramponnant aux mains, devenues dures, qui la repoussaient.

— "Assez ! assez de comédie ! criait la douairière, retirez-vous, impudente fille, avant que je ne vous fasse chasser."

"Notre Margot avait sa part d'orgueil et ne la cédait à personne. Elle se redressa, comme une petite poupée à ressort, et, d'un geste rageur, ramassa sa chevelure épandue, la faisant voler autour d'elle en la tordant à pleins poings. Elle était toute rouge, et mordillait ses lèvres, avec de gros soupirs, se retenant de pleurer, encore que de grosses larmes d'enfant lui ruisselassent par la figure.

"La douairière, stupéfaite, la regardait, intéressée quand même par la fierté et la joliesse de ses mouvements. On voyait bien qu'elle pensait: "Tout comme j'étais !..." encore qu'elle n'en voulût rien laisser paraître.

"Cependant une envie folle la prenait de faire parler Margot, d'entendre, une dernière fois, ce timbre de voix qui lui était cher.

"Et comme la petite, étant rajustée, se campait crânement, dans son respect, pour une révérence finale, la douairière ne put s'empêcher de gronder:

— "Vous pourrez dire à votre mère que sa tentative tardive a échoué, et que rien désormais ne saurait..."

"Mais Margot, secouant le menton d'un air avisé, l'interrompit:

— "Ah ! pour sûr non, je ne parlerai de rien à maman ! Si elle savait ce que je viens de faire là ! ah ! bien !..."

— "Comment ? s'écria Mme de la Margellière, votre mère ne sait pas ?... C'est mon... c'est votre père, alors, qui ?..."

— "Papa non plus; pas même mes petites soeurs qui sont en bas dans la voiture, et à qui j'ai raconté une histoire pour m'échapper et venir... C'était bien à peine ! soupira joliment Margot.

— "Ah ! mais cela change la situation !" pensa la grand'mère, qu'iaurait bien voulu savoir, maintenant, le mobile de cette audacieuse démarche. Mais elle semblait si fort effarouchée et comme montée sur ses ergots, la fillette, avec sa moue boudeuse, que la douairière s'inquiéta de ne pouvoir la faire parler. Elle toussota avec des hum ! hum ! qui devenaient encourageants, et faisait vaguement le geste de pousser devant elle, du bout de son pied, le tabouret d'où Margot s'était enlevée, tout à l'heure, comme une oiselle qui s'envole. Mais rien n'y faisait, la petite gardait la mine de prendre congé et tapotait ses jupes, en reculant peu à peu vers la porte.

"Il fallait bien que Mme de la Margellière se décidât.

— "Venez çà," dit-elle, d'un grand air d'aïeule qui ordonne.



MAUVAISE TOUX

Ne gardez jamais une toux plus de vingt-quatre heures, car si vous laissez la poitrine se prendre à fond, les pires dangers: la **Pneumonie**, la **Consommation** vous menacent. Arrêtez net cette **Toux** en recourant aux

CRESOBENE

Balsamiques Volatiles à l'état naissant, **Antiseptiques** et **Germicides des Voies Respiratoires**. Très énergiques dans les cas de **Rhumes** et **Toux Rebelles**, etc. Si vous avez un **Mauvais Rhume**, si vous êtes **Faibles** de la **Poitrine**, mettez-vous immédiatement sous leurs bons effets. Demandez-nous notre brochure **Gratuite**

"SANTÉ des POUMONS"

Vous y trouverez comment préparer chez vous, au moyen des Cresobène, aussi facilement qu'une infusion de thé, un "Sirop", un "Gargarisme", une "Lotion Dentifrice" et comment en "Inhaler" les Vapeurs **Balsamiques**. Vous ne pouvez mieux traiter vos **Poumons**, vos **Voies Respiratoires** mieux et à meilleur marché.

\$1.00 chez les pharmaciens ou par la poste.

Standard Products Co., 1566, rue St-Denis, Montréal.

—“Et Margot feignit la surprise, quoi-
qu'elle obéit.

—“Lorsqu'elle fut assise, la douairière
lui demanda plus doucement:

—“Alors pourquoi êtes-vous venue?
Ce n'est point par tendresse, vous ne me
connaissez pas.”

—“Margot eut l'air d'hésiter, et en pro-
fita pour couler son regard le plus doux
vers les yeux attentifs qui ne la quittaient
plus.

—“Voyons, répondez-moi, je vous fais
peur? interrogea Mme de la Margellière
qui s'attendrissait.

—“Oh! non! protesta vivement Mar-
got.

—“Eh bien?”

—“Mon Dieu, grand'mère, c'est bien
simple et bien difficile à dire tout de
même. Tenez, voilà: j'ai de la peine, une
grosse peine. Ça fait très mal d'avoir du
chagrin!

—“Las! combien je le sais! soupira
la douairière.

—“N'est-ce pas! Oh! dites! aimer
bien quelqu'un et devoir s'en séparer à
jamais!

—“Oui-da! quelle est cette chanson,
mademoiselle? Vous aimez quelqu'un et
vous osez!...”

—“Oui, grand'mère! oh! je ne l'ai dit
à personne, personne au monde! Je n'o-
serais pas!... C'est pour cela que je suis
venue me confier à vous!

—“A moi que vous n'aviez encore ja-
mais vue? hum!

—“Que vous dirai-je, grand'mère? Il
y a des élans inexplicables! D'ailleurs,
lorsqu'on souffre on a besoin de le dire;
et mes soeurs, charmantes, mais peu sé-
rieuses au fond, ne m'inspirent pas la
confiance nécessaire à de semblables
aveux.

—“Mais vos parents, ma fille?”

—“Margot baissa la tête sans répondre,
et ce silence intrigua la douairière, qui
renouvela sa question. Alors, très bas,
Margot murmura:

—“Oh! ils nous ont répété si souvent
que les enfants ne devaient se permettre
aucune inclination contraire à l'avis de
leur famille, que les plus profondes dou-
leurs en pouvaient résulter, que l'on de-
meurait ensuite en proie aux remords, à
la désolation des séparations cruelles, que
jamais, non, jamais, je ne consentirais à
raviver leur chagrin en leur parlant de
mes désirs personnels!...”

—“Ouais! gronda la douairière à mi-
voix triomphante, je suis donc regrettée
par là! Eh bien mais, reprit-elle aussitôt,
la leçon que vous avez sous les yeux
ne saurait-elle vous rendre sage?”

—“Je suis très sage, très résignée,
ma bonne grand'mère, gémit notre Mar-
got; mais cela ne m'empêche point d'être
bien malheureuse, au contraire!

—“Ça, voyons, contez-moi ça. Il s'a-
git d'une amourette, à ce que je pres-
sens?”

—“Non pas, grand'mère; mais d'une
sérieuse affection, partagée, et d'un ma-
riage impossible.

—“Pourquoi impossible? Est-ce que,
par hasard, une demoiselle de la Margel-
lière aurait pu faire un choix indigne
d'elle?”

—“Oh! grand'mère!

—“Alors quoi! Il a un nom?”

—“Oui, grand'mère.

—“Une situation?”

—“Officier.

—“De la fortune?”

—“Hélas!

—“Ah! ah!... Et c'est pour cette rai-
son qu'on lui refuse votre main? L'his-
toire est assez piquante, car, s'il m'en
souvient, ce fut pour une raison de cet
ordre que ma prévoyance refusa à votre

père l'autorisation... de laquelle il s'est
passé d'ailleurs.

—“C'est bien pour cela, soupira Mar-
got, qu'il vous rend aujourd'hui si plei-
nement justice.

—“Un peu tard! mais votre mère de-
vrait vous soutenir, elle qui bénéficia de
la désobéissance de mon fils.

—“Ma mère?... Ah! bien oui! s'écria
d'un accent superbe notre Margot. Mais
elle vous admire, ma mère, elle vous
adore, elle ne rêve que de marcher sur
vos traces, en tout et pour tout!... Ah!
c'est là mon malheur, grand'mère, car,
pour vous imiter, elle refusera sans pitié
son consentement.”

—“La douairière frottait tout doucement
ses fines mains l'une sur l'autre, et sa
tête dodelinait d'un air de satisfaction
profonde.

—“Dans ce cas, dit-elle, au bout d'un
instant, elle doit avoir raison, madame
votre mère. Que puis-je à cela?”

—“Je ne sais pas,” prononça Margot,
avec un long soupir, comme si elle allait
perdre l'âme.

—“Mme de la Margellière rêvait.

—“Soudain elle tressauta.

—“Mais vous me contez là une drôle
d'histoire, ma mie, fit-elle d'un ton sec.
Où prenez-vous donc que je sois pour
quelque chose dans l'empêchement de vos
désirs? Je le crois certes bien, que vos
parents refusent votre main à cet offi-
cier; mais ce ne pourrait être pour sa
pauvreté, que cela serait évidemment à
cause de la vôtre: avez-vous oublié que
vous ne posséderez pas la moindre dot,
pas même la dot réglementaire?”

—“Oh! répondit ingénieusement Mar-
got, cela n'empêcherait rien, car M. Geor-
ges de Ponchor, si pauvre soit-il, n'est
pas sans posséder les quelque mille francs
exigés par l'Etat, et c'est bien volontaie-
ment qu'il les fournirait lui-même.

—“Jour de Dieu! cria la douairière,
seriez-vous capable d'accepter une telle
humiliation, mademoiselle?”

—“Dame! minauda Margot en es-
sayant un demi sourire, ce serait encore
moins dur que de rester vieille fille, et
moins humiliant, peut-être, que de le de-
meurer parce qu'on est pauvre!

—“Oh! oh! je vous vois donc venir,
maintenant! exclama, tout encolérée,
Mme de la Margellière, c'est une dot que
vous me demandez, sous couleur de con-
fiance?”

—“Margot se mit à rire:

—“Mais puisque Georges la fournirait,
vous voyez bien que je n'en ai pas besoin!

—“Et si je ne veux pas, moi, que ce
monsieur se permette de vous reconnaître
une somme que vous n'aurez pas appor-
tée, songerez-vous à me désobéir?”

—“Bien sûr non, grand'mère, se re-
prit à gémir Margot, mais il faudra donc
que je meure de chagrin, oh! Dieu!...”

—“Et d'un air lamentable elle leva au
ciel ses beaux yeux désolés.

—“Chanson!” cria la grand'mère, pour
se reconforter, car une extraordinaire fai-
blesse la prenait pour cette petite qui
lui ressemblait si fort, et aussi, peut-être,
parce que son vieux coeur, las d'avoir
tant souffert, regrettant, qui sait? les ri-
goureux de jadis, ne se sentait pas le cou-
rage de recommencer une lutte cruelle;
mais plutôt se sentait-elle couler à un
éperdu besoin de refaire de la joie, du
bonheur autour d'elle.

—“Ah! comme cette Margot avait deviné
l'heure et le moment où la citadelle ne
demandait qu'à se rendre, et sans condi-
tion.

—“La grand'mère commença:

—“Peut-être serait-il convenable, d'a-
bord, de me présenter ce beau chevalier,
si généreux! Hein? Je ne serais pas fâ-
chée de lui dire son fait. Et puis...”

—“Et puis? répéta anxieusement Mar-
got.

—“Eh bien, s'il me plaisait, hum! l'on
pourrait voir...”

—“Oh! grand'mère!... s'écria Margot
en se précipitant vers la douairière et lui
baisant les mains follement.

—“e n'ai rien promis!”

—“Mais la petite continuait:

—“Dites seulement à papa et à ma-
man que vous voulez que l'on m'accorde
à Georges, et ils vous obéiront, grand-
mère, ils vous obéiront... Et comme ils
seront heureux de vous obéir, de se faire
pardoner!...”

—“Tu crois?” murmura la grand-
mère, délicieusement émue et se laissant
aller, enfin, vers l'enfant dont tout l'être
charmant l'attirait, lui rappelait le bien-
aimé fils jamais oublié.

—“Ses mains tremblantes cherchèrent la
chevelure fauve, ses lèvres se posèrent
sur le front lumineux, et toutes les deux,
bien heureuses, pleurèrent exquieusement.”

Ici, la conteuse aurait voulu s'arrêter,
mais on ne le lui permit pas; d'ailleurs
le conte était fini, ou presque. Alors elle
l'acheva ainsi:

—“Qui fut bien surpris? ce fut le beau
lieutenant, lorsque Margot lui glissa la
première fois qu'elle le revit:

—“Courez chez grand'mère qui vous
attend...”

—“Et sa surprise fut encore plus vio-
lente lorsqu'il sut que Margot avait avoué
leur immense amour, leurs projets, leurs
désespoirs, desquels jusqu'ici il s'était à
peine douté.

—“Mais il dut se rendre à l'évidence
quand Mme la douairière de la Margel-
lière lui annonça, solennellement, qu'elle
daignait lui accorder la main de sa pe-
tite-fille, avec trois cent mille francs de
dot.

—“Georges découvrit tout à coup qu'il
aimait furieusement sa cousine, et que la
crainte seule de ne pouvoir l'épouser l'a-
vait empêché de s'en apercevoir plus tôt.
Mais, heureusement, notre Margot avait
su pénétrer les choses!

—“Que vous dirai-je encore? Tout le
monde eut sa part de bonheur, car le
contrat fut signé chez la grand'mère au
milieu de toute la famille réunie et ré-
conciliée; et tout le monde s'embrassait
avec des élans de tendresse et de joie.

—“Lorsqu'elle eut signé, Margot ne put
s'empêcher de dire à ses soeurs:

—“Eh bien! fallait-il donc rire si
bruyamment quand je vous disais que
j'épouserai le cousin Georges?... Mais,
voyez-vous, mes petites, si j'avais été aussi
belle que vous, je n'aurais compté que
sur ma seule beauté... et nous serions
toutes restées vieilles filles.”

—“La beauté, c'est fort bien, ajouta, pour
finir, la conteuse; mais l'intelligence vaut
mieux.

—“Ce n'est pas l'amour, c'est l'esprit qui
mène le monde.”

Georges de PEYREBRUNE.

Remarquez les cheveux que récolte
votre peigne avant l'usage du
PETROLE ROGIER

Quinine, Cantharide, Pilocarpine et
Moëlle de boeuf

Faites la même observation un
mois après et JUGEZ de la réelle
valeur du “Pétrole Rogier”

**CONTRE LA CHUTE DES
CHEVEUX**

Le pétrole Rogier ne contient pas
d'eau. Il brûle jusqu'à la dernière
goutte.

\$1.25 le flacon

RÊVE GOTHIQUE

(suite)

— Les mains vides !
 — Mais oui, répéta-t-il. Je n'épouserai qu'une femme pauvre.
 Elle le regarda profondément comme lorsqu'on cherche à comprendre plus loin que les mots, et il reprit :
 — Oui, et si j'aimais une femme riche, je lui dirais...
 — Quoi ?
 — Donnez tout, je ne veux que vous.
 Elle se mit à rire, libérée tout à coup d'une angoisse.
 — Vous êtes plus gothique encore que votre maison.
 Il ne répondit rien, comme s'il savait que ses paroles ne gagneraient rien, mais quand elle eut dit tout ce que le bon sens et la tradition, et l'habitude, et les précédents, et la courante morale peuvent dicter contre le paradoxe, il prononça doucement :
 — C'est ainsi pour moi et rien ne me fera agir autrement.
 Elle fit un geste d'insouciance et sauta sur le mur de ronde qui terminait là le jardin, ainsi que tous ceux des vieilles demeures du bourg historique. Des giroflées lui faisaient une couronne de pourpre. Elle se retourna, s'adossant au parapet. Leurs dernières paroles restaient entre eux. Elle dit enfin.
 — C'est un devoir de garder ce qu'on a. Une fortune, c'est un levier.
 Il sourit avec un peu d'amertume.
 — Un levier pour le mal plus souvent que le bien. Une vraie fortune ici gênerait tout.
 Elle le brava.
 — Vous ne savez pas vivre. Ici, il faudrait...
 — L'amour, l'amour et c'est tout.
 Sa voix frémissait et elle se sentit plus émue que s'il l'eût prise dans ses bras ou seulement regardée, car il fixait la plaine. Tout à coup, il dit :
 — Voyez. Vous ne savez pas même voir.
 Elle vint docilement s'accouder au parapet à côté de lui. Au-dessus des vieux ormes poudrés de leur premier feuillage, le pays salin dévalait jusqu'à la mer. Et tous les petits carrés des marais luisaient, bleus comme des vieilles fenêtres qui laissent voir le ciel. Et, graves, les sept clochers des villes franches fermaient l'horizon. Elle dit.
 — Oui, c'est beau, mais vous êtes envouté par ce pays et ce passé. Il faut faire quelque chose de sa vie.
 Il sourit :
 — Les courses, le golf, le cercle ?
 Elle s'irrita :
 — Pourquoi ? Il y a autre chose. L'entreprise, la lutte, le risque.
 — Se diminuer, se salir, ruser, mentir... Non, j'ai bâti mon rêve autrement.
 — Pourtant, vous ne vivez pas que pour vous ?
 Il se pencha :
 — Le mariage fièrement vécu est un but.
 Frappée, elle ne répondit rien. Ce langage était si différent de celui qu'elle entendait tous les jours. Elle sentit qu'il fallait se débattre.
 — Et votre position est suffisante ?
 — On est encore riche ici avec cela.
 Il désignait les marais salants.
 — Entre ce clocher là-bas et ce fossé, tout est à moi.
 Elle haussa les épaules
 — Du sel !
 — Du sel, oui, la gabelle, comme sous Philippe-Auguste.
 Cette fois, le rire s'étrangla dans sa gorge. Quelque chose ici défendait de

rire. Pourtant, Jacques souriait. Il reprit :

— Vous verriez, ce serait si facile dans ce logis, dans ce pays de remonter le cours des siècles. Les cuisines sont immenses. J'ai gardé la cheminée. On rôtirait quelquefois un mouton.

Jacqueline, qu'une côtelette saignante dégoûtait à quitter la table, dit seulement :

— Qui est-ce qui le mangerait ?
 — Mais nous ! — il se mordit les lèvres — et puis ceux qui dépendent du château, et puis les paludiers et puis les pauvres. Vous connaîtrez ces villages des paludes. Rien n'y a bougé. Les meubles espagnols de chêne massif peints en rouge, les lits à quatre colonnes, les buffets, les armoires où sont rangées les costumes qu'on revêt aux jours de cérémonie. Ah ! le jour de la fête de Notre-Dame du Mûrier, vous oublierez le jour, l'année et le siècle !

Il était debout, beau, frémissant d'une sorte de ferveur. Tout à coup, il se pencha, lui prit la main :

— Venez voir la chapelle.
 Ils suivirent l'allée fleurie, gagnèrent par-dessus des tombes verdies, la oorte basse. Une bouffée d'air glacé chargé d'une odeur d'encens refroidi les prit à la face. D'un pur gothique, les colonnettes remontaient vers le choeur de bois sculpté. Des vitraux donnaient au jour des tons oubliés. Jacques dit à mi-voix.

— C'est ici, à minuit, qu'aura lieu le mariage.

Elle ne put rien dire. Il lui semblait qu'un prophète, à côté d'elle, fixait sa vie. Elle l'écoutait.

...Auparavant, ma fiancée, si elle est riche, aura disposé de sa fortune.

Elle dit faiblement :
 — Ce n'est pas si facile.
 Il sourit d'un sourire que le vitrail fit bleu.

— Mais si, j'ai fait du droit, c'est très faisable, je vous l'affirme.

Cela ne l'étonna même plus. Un engourdissement lui venait. Était-ce l'influence de ces vieux murs pénétrés d'autrefois ? ou plutôt la rencontre de cette volonté dans un temps où l'on n'en rencontre pas ? Sans bien savoir si elle acceptait, elle fut un instant l'héroïne de ce songe, la femme au hennin et à l'hermine qui, auprès de ce seigneur, mènerait l'existence qui va de l'oratoire à la tombe où l'on dort en effigie de pierre.

Elle vit tout à coup qu'ils étaient dehors. Le soir d'avril tombait sur la cour d'honneur. Jacques, debout à côté de son cheval que tenait le vieux domestique, la regardait avec une question au fond de ses yeux sombres. Elle allait y répondre, quand l'instinct de conservation parla en elle et, comme un nageur qui coule donne un coup de pied au fond, elle revint à la surface de son égarement.

Les yeux qui allaient se prendre se manquèrent, un courant qui s'établissait se rompit, ce fut assez. Elle sauta en selle encore tremblante. Déjà, elle n'était plus au niveau redoutable de l'enchantement.

Il dit :
 — Je crois que vous reviendrez.
 Elle répondit :
 — J'ai été heureuse, heureuse ! J'ai vécu ma vie.

Un éclair passa dans les yeux noirs. Jacques saisit la bride.

— Vous reviendrez !
 Elle secoua sa tête que le soleil, au ras de l'horizon, nimbait et toute la jeunesse parut sortir en elle de la triste cour morte.

Elle n'était pas encore désenvouté, pourtant, car elle se retourna et à sa monture, sensible à ses gestes et presque à ses désirs, céda et hésita. Jacques le front découvert, la regardait partir avec, sur sa belle figure, toute la bonté, toute la douceur, tout le respect, tout l'amour. Elle songea : "Mais c'est le bonheur que je laisse !" Et puis, comme on fait toujours, elle chassa la pensée vraie, ferma les yeux devant l'éclair qui illumine la nuit de nos destinées et le cheval, la devinant, reprit son pas, franchit le portail et joignit la route au trot.

Ce soir-là, il y eut un grand branle-bas à la villa sur la mer. Quand Jacqueline y rentra sur son cheval trempé de sueur, tous les familiers s'en retournèrent consternés. Partir, elle voulait partir, comme cela sans attendre même le jour ! A tout, elle répondait que le pays la fatiguait et lui donnait le spleen et qu'elle ne le supporterait pas un jour de plus.

Elle ne respira que lorsqu'elle fut dans le train de nuit et qu'elle vit fuir la plaine aux sept clochers, la plaine miroitante aussi étoilée que le ciel.

Demain, Jacquese serait devant sa maison abandonnée sans comprendre — puisqu'un homme ne comprend jamais "tout à fait" une femme — sans deviner qu'elle le fuyait comme un rêve trop délicieux dont elle craignait de se réveiller, tandis qu'elle voulait l'emporter et le garder toujours à l'abri des réalisations, qu'elle le fuyait parce qu'elle sentait en elle quelque chose de trop dangereux, de trop consentant, répondre à ce goût du passé, à ce goût de la mort et qu'elle voulait vivre, vivre, vivre !

Marion GILBERT.

— o —

LES MUSCATS

Suite

core assez ingambe ! Cette vieille folle se doit coucher de bonne heure, et ce soir, vers les dix heures...

Et, vers les dix heures, le soir, alors que la route de Saint-Cloudonnat était déserte et silencieuse et que tout semblait dormir dans la maison de Mlle Chicorée, comme un gosse, sa gourmandise le rendant maraudeur, ce bon M. Viédaze franchissait le mur du jardinet afin de voler quelques-uns de ces muscats qu'il apprêtait si passionnément...

Malheureusement, Mlle Chicorée n'était pas couchée. Au bruit, elle sortit, vit un homme sautant par-dessus son mur et se mit à crier : "Au voleur !" Les voisins accoururent et quelle ne fut pas la confusion de Mlle Chicorée en reconnaissant M. Viédaze dans ce nocturne bandit...

— Comment ! C'était vous ? Mais il fallait sonner simplement, à la grille !... Avec quel plaisir je vous aurais ouvert ! Nous n'avons plus l'âge de jouer à Roméo et Juliette !...

Que voulez-vous que je vous dise ! Les voisins colportèrent la chose, le lendemain ce ne fut qu'une risée dans le pays, et force fut bien à ce pauvre M. Viédaze de rendre à Mlle Chicorée cet honneur que, certes, il n'avait jamais eu l'intention de lui ravir.

Et voilà comment, par la faute de sa gourmandise, le pauvre homme dut abandonner ce célibat qui avait pour lui tant de charmes, et épouser cette pécore de Mlle Chicorée, tant il est vrai que le vice est toujours puni...

Rodolphe BRINGER.

Notre Concours de Photographier d'Artistes du Cinéma

NOTRE CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES D'ARTISTES DU CINEMA

Faute d'espace, nous publions qu'une liste partielle des noms de nos nombreux concurrents qui se sont inscrits à notre Concours de Photographies d'Artistes du Cinéma. Plus bas, on trouvera la liste des heureux gagnants de ce concours que nous continuons encore, en invitant ceux de nos lecteurs et lectrices de continuer à s'inscrire et courir ainsi la chance de gagner une jolie photographie d'artiste de cinéma, photographie qui vaut la peine d'être encadrée et qui à notre avis ornera avantageusement leur demeure.

Concurrents de Montréal:

Mlle Berthe Lalonde, 143 De Villiers; M. Dieudonné Raymond, 1909 St-Germain; Mlle Jeannette Berger, 598 Dufresne; Mlle Juliette de Picardie, 6403 Boyer; Mlle Cécile Robillard, 4543 Fabre; Mlle Régina Camarchiola, 8931 Drolet; Mlle Marie-Anne Poissant, 6244 Chateaubriand; M. Paul Hérard, 1432 Logan; Mlle Octavie Fortier, 16 Victor Hugo; M. Yvon Dompierre, 230 Notre Dame E.; Mlle Rosette Hébert, 7135 Chateaubriand; Mlle C. Bélaïr, 4673 Bréboeuf; Mlle Paule Tessier, 1280 Azilda; Mlle Gabrielle Limoges, 6098 St-Hubert; Mlle Marguerite Vincent, 4837 Delanaudière; M. Alexandre Bourassa, 4645 Chabot; Mlle Roméa St-Onge, 941 De Pontbriand; Mlle Hélène Stander, 3872 St-André; Mme Thomas Lavallée, 2695 Hochelaga; Mlle Simonne Huot, 3896 St-Hubert; M. Eugène Savard, 4428 Papineau; Mlle Simonne Barrette, 2344 Dorion; Mlle E. Archambault, 283 Querbes, Outremont; Mlle Germaine Bissonnette, 995 St-André; Mlle Berthe Catz, 1872 Préfontaine; Mlle Jeanne Spada, 126 Rachel; Mlle Simonne St-Armand, 6795 Alma; Mlle Mimi Spada, 126 Rachel; Mme G. Boutin, 8323 Chateaubriand; Mlle Marcelle D'Aragon, 3153 Adam; Mlle Pierrette Leblanc, 1492 Nicolet; Mlle Cécile Legault, 5524 St-Denis; Mlle Norma Tousley, 4642 Ste-Catherine O.; Mme Johnston, 2430 Blvd Pie IX; Mlle Annette Desnoyers, 1826 Bourbonnière; Mlle C. Côté, 512 Parc Lafontaine; Mlle Hélène Auclair, 140 Vinet; Mlle Angéline Thérien, 1427 Champlain; Mlle Berthe Laquerre, 5329 Des Erables; M. Georges Viens, 860 Dorchester E.; Mlle Albertine Carrière, 515 Plessis; M. Lucien Cyr, 1094 St-Timothée; Mlle Albertine Lefebvre, 5322 4ième Ave, Rosemont; M. A. T. Parent, 5011 Papineau; Mlle Géraldine Lusignan, 589 Aylwin; Mlle Léona Vézina, 792 Mont-Royal E., Apt 2; Mlle Lucienne Baigne, 584 Joliette; Mlle Jeannette Galarneau, 6514 St-Hubert; M. Elzéar Viens, 860 Dorchester E.; M. Robert Paul, 2206 Adam; Mlle Antoinette Forget, 568 William-David; Mlle Mabel Paul, 2206 Adam; Mme J. Cloutier, 4124 Des Erables; M. Willie Fortin, 46 Archambault; Mlle Irma Ethier, 1841 Cartier; Mlle Anna Bélanger, 342 Des Seigneurs; Mlle Marie-Anne Lescarbeau, 1826 Champlain;

Mlle Rollande Limoges, 6598 St-Hubert; M. Z. Evrard, 2456 Ontario E.; Mlle Isabelle Blanchardin, 7767 St-André; Mlle L. Baigné, 584 Joliette; Mlle Emiliène Valenté, 66 Marie-Anne; Mlle Laura Bergeron, 1 Joly, Apt 1; Mlle L. Elist, 2129 St-Timothée; Mme Ovila Lavoie, 70a Ste-Emélie; Mlle Germaine Desrosiers, 6780 Christophe-Colomb; Mlle Georgette Bilodeau, 807 Laurier E.; Mlle Annette Groulx, 135 Coursol; M. Emmanuel Loranger, 4289 Messier; Mlle Marguerite Morineau, 1650 Joliette; Mlle Ida Dupuis, 331 Angers; Mlle L. Drouin, 1837 Notre-Dame O.; Mlle Irma Verhegge, 451 Dorchester E.; M. Paul Gosselin, 4674 Parthenais; Mlle Berthe Thériault, 158 Ste-Catherine E.; M. Jean Berchmans Trudeau, 5055 Chabot; Mlle Renée Larose, 5061 De Laroche; Mlle T. Bouthillier, 1440 Davidson; Mlle Cécile Garceau, 1130 Desormeaux; Mlle Jane Caron, 6690 Molson; M. Edgar Richelieu, 4450 Parthenais; Mlle Alice Maher, 103 Beaugrand; Mlle M. Coulombe, 1606 Aylwin; Mlle Elmira Fiorito, 8233 Berri; Mlle Marie-Jeanne Roy, 154 St-Charles; Mlle Simonne Dubé, 4517 Chabot; Mlle Marguerite Flanagan, 1450 St-Zotique; Mlle L. Huguet, 5348 11ième Ave, Rosemont; M. Paul Emile Rousseau, 3524 Bordeaux; M. J. A. Jalbert, 7191 St-Denis; Mlle Lita Barbier, 6296 St-Laurent; M. Georges A. Côté, 473 Demontigny E.; Mlle Blanche Descôtes, 3452 St-André; Mlle Simonne Villemaire, 75 Rose-de-Lima; Mme Arthur Gagné, 211 Murray; Mlle Germaine Séguin, 7333 Henri-Julien; Mlle Gloria Rochon, 1499 Notre Dame; Mlle Angéline Sécatelli, 4248 Berri; Mlle Aline Lagueux, 4478 Berri; M. René Pelletier, 2208 Dorion; Mme E. Larose, 839 Laurier E.; Mlle Jeanne d'Aigle, 9672 Cartier; Mme Hector Corbeil, 5177 Fabre; Mlle Iris Fantacchi, 1289 St-Dominique; Mlle Alice Dufresne, 7938 St-Gérard; Mlle Berthe Dugal, 1123 Papineau; Mlle Albertine Gauthier, 1695 Jeanne d'Arc; Mlle Pauline Lebrun, 5203 St-Denis; Mlle Aurore Fournier, 5536 3ième Ave, Rosemont; Mlle M. Jeanne Bergeron, 4446 St-André; Mlle Manon Cortez, 2334 St-Jacques; Mme E. Nadeau, 2532 Blvd Rosemont; Mlle Adrienne Lachapelle, 1787 Notre-Dame E.; Mlle Ida Lanno, 6224 St-André; Mlle Annette DePietro, 1726 Maisonneuve; Mlle Jeanne oMrency, 1198 Labelle; Mlle Bernadette Garneau, 1837 Des Jardins; Mlle Laurette Savaria, 1343 Logan; M. Alphonse Costantino, 115 Bernard; Mlle Thérèse Patenaude, 343 Ch. Ste-Catherine, Outremont; Mlle Iole De Frescos, 6961 De St-Valier; Mlle Marguerite Juneau, 4680 Garnier; Mme Eva Laurence, 3917 Berri; M. J. Grenier, 7734 St-Hubert; Mlle Antoinette St-Pierre, 360 Sherbrooke E.; Mlle Jeanne Desroches, 546 Sherbrooke E., Apt 16; Mlle Simonne Goulet, 7462 Chambord; Mlle Valentina Filibert, 7820 St-Denis; Mlle C. Legault, 5524 St-Denis; Mlle Béatrice Goyer, 5782 Chabot; Mlle Laurette Alarie, 6874 De Laroche; Mlle Yvette Boisseau, 6556 Chateaubriand; Mlle Nilta Daigneault, 5075 Charlemagne; Mlle Laurette Goyette, 4337 Christophe-Colomb; M. Harry Raufman, 209 Stanley; Mlle Pauline Dupuis, 125 1ère Ave, Verdun; Mlle Alexina Poitras, 31 Ave

Notre Grand Concours

"La Revue de Manon" continuera son Grand Concours de Bébé jusqu'au mois de mars 1927 dans le but de découvrir

LES DIX PLUS BEAUX BEBES

de ce pays.

A cette occasion, "La Revue de Manon" invite toutes les mamans de faire participer leurs jolis bébés à ce grand concours. La seule condition est d'envoyer une photographie qui sera publiée dans cette Revue.

Le Concours se divise en cinq catégories :

- Bébés âgés de 6 mois à 1 an.
- Bébés de 1 an à 2 ans.
- Bébés de 2 ans à 3 ans.
- Bébés de 3 ans à 4 ans.
- Bébés de 4 ans à 5 ans.

DE NOMBREUX PRIX FORMANT UN TOTAL DE \$250.00, SERONT DECERNES

au dix plus beaux Bébé (garçons et filles). En outre de ces dix premiers prix, il y aura plusieurs prix supplémentaires et nous invitons les mamans d'inscrire leurs jolis bébés immédiatement en se servant du coupon ci-haut.

Nous publierons la quatrième série des portraits de bébés dans notre prochain numéro.

Coupon d'Inscription au Concours de Bébé

Nom de l'enfant.....
Age..... Poids.....
Couleur des cheveux.....
Noms et prénoms des parents.....
Adresse

Remplir ce coupon et le coller au dos de la photographie du Bébé et l'adresser à "La Revue de Manon", Concours des Bébé, 1219 rue Saint-Christophe, Montréal, Qué.

(Les photographies seront retournées après le concours).

Renfrew, Westmount; Mlle Lucille Cadieux, 1775 St-Hubert; Mlle Marguerite Décarie, 4264 Des Erables; Mlle A. Allard, 4411 Berri; Mme R. Venne, 1287 Bélanger; Mlle Eva Plante, 2130 Frontenac; Mlle M. Lord, 4132 Chabot; Mlle Alice Lachapelle, 1336 Marie-Anna; Mlle Florida Plouffe, 327 DeFleurimont; Mlle T. Leboeuf, 5131a St-Denis; M. Armand Charbonneau, 7517 Chateaubriand; Mlle F. Latour, 2944 Masson; Mlle Rachel Larivée, 6303 St-Denis; Mlle Germaine Chabot, 1488 Darling; Mlle Lucienne Gates, 7513 Berri; Mme H. Lapiere, 4422 Rivard; Mlle Jerry Brisebois, 129 Blvd Monk.

Nos concurrents en dehors de Montréal:

Mlle Annette Bourdeau, 102 1ère Ave, Ville St-Pierre, Qué.; Mlle Gaby Préfontaine, 179 St-Thomas, Longueuil, Qué.; Mlle Cécile Léger, Como, Qué.; M. P. Lefebvre, St-Sauveur des Monts, Qué.; Mlle Gabrielle Lefebvre, 63 15ème Ave, Lachine, Qué.; Mlle Colombe Tourangeau, Alexandria, Ont.; M. René Desormeaux, Mont-Rolland, Qué.; Mlle Hélène Auclair, 940 Viel, Bordeaux, Qué.; Mme Ls Dufresne, St-Lambert, Qué.; M. Alcidas J. Grimard, 44a Champflour, Trois-Rivières, Qué.; M. L. P. Montambault, 129 St-Paul, Québec, Qué.; Mlle Blanche Thérien, B. P. 97, Terrebonne, Qué.; Mlle Louise Fortin, 44 Blvd Des Prairies, Pont Viau, Qué.; Mlle Simonne Salmon, 2358 Blvd Gouin, Cartierville, Qué.; M. L. P. Monette, casier 428, Valleyfield, Qué.; Mlle Lucienne Hamel, 89 de la Rivière, Québec, Qué.; Mlle Jeannette Richard, 335 Laviolette, Trois-Rivières, Qué.; Mlle Gabrielle Dostée, 329 Laviolette, Trois-Rivières, Qué.; Mlle Marcelle Jeantil, St. Margaret's Convent, Alexandria, Ont.; Mlle Rina Lasnier, casier 285, St-Jean, Qué.; Mme J. A. Bouchard, Caughnawaga, Qué.; Mlle Odile Archambault, casier 864 St-Jean, Qué.; M. Lucien Chagnon, 43 rue St-Hyacinthe, St-Hyacinthe, Qué.; Mlle Simonne Renaud, 135 Bourgogne, Chambly Bassin, Qué.; Mlle Claire Léveillé, St-Jérôme, Chute Wilson, Qué.; Mlle Thérèse Ferland, 56 Duplessis-Bochard, Trois-Rivières, Qué.; M. Luc Logan, 65 Ste-Julie, Trois-Rivières, Qué.; Mlle Laura Robert, 272 St-Alexandre, Longueuil, Qué.; Mlle Jeanne Denis, Otterburn Park, Qué.;

Le tirage au sort a donné le résultat suivant et ces personnes ont droit à une jolie photographie, 8 x 10 pouces, sur papier émaillé, qu'elles recevront incessamment par la poste, sans aucun frais de leur part.

LES HEUREUX GAGNANTS

- 1o.—Mlle Marguerite Vincent, 4837 De Lanaudière: Une photo Mary Brian.
- 2o.—Mlle Rosette Hébert, 7135 Chateaubriand: Une photo Evelyn Brent.
- 3o.—Mlle Marcelle Barrette, 2344 Dorion: Une photo Colleen Moore.
- 4o.—Mlle Pierrette Leblanc, 1492 Nicolet: Une photo Mary Astor.
- 5o.—Mlle C. Côté, 512 Parc Lafontaine: Une photo Mary Philbin.
- 6o.—M. Robert Paul, 2206 Adam: Une photo Anna Q. Neilson.
- 7o.—Mlle Aline Lagueux, 4478 Berri: Une photo Corinne Griffith.
- 8o.—Mlle Béatrice Goyer, 5782 Chabot: Une photo Laura Laplante.
- 9o.—Mlle Blanche Thérien, B. P. 97, Terrebonne, Qué.: Une photo Marie Prévost.
- 10o.—Mlle Pauline Dupuis, 125 1ère Ave., Verdun: Une photo Irene Rich.
- 11o.—Mlle Rachel Larivée, 6303 St-Denis: Une photo Raymond Griffith.
- 12o.—Mlle Jeannette Galarneau, 6514 St-Hubert: Une photo Monte Blue.
- 13o.—Mlle Léona Vézina, 792 Mont-Royal E.: Une photo Harold Lloyd.
- 14o.—Mlle Laura Robert, 272 rue St-Alexandre, Longueuil: Une photo Lew Cody et Norma Shearer.
- 15o.—Mme G. Boutin, 8323 Chateaubriand: Une photo Constance Talmadge.

Nos sincères félicitations aux heureux gagnants. Nous invitons tous nos lecteurs, sans exception, de participer à notre quatrième concours, qui commencera avec le prochain numéro de "La Revue de Manon" Prenez part au tirage de ces belles photographies d'artistes du Cinéma. Elles en valent la peine. Encore une fois merci à tous.

Toute personne qui voudra se procurer d'anciens numéros de "La Revue de Manon" pourra le faire en s'adressant aux bureaux de la Revue, 1219 St-Christophe, ou en envoyant un mandat de poste. 10 sous le numéro.

LA VIE AMOUREUSE DE VALENTINO

(Suite de la page 5)

Il eût fallu, pour résister à l'entraînement de cette atmosphère de gaieté collective, une nature moins ouverte que celle de Rodolfo. Aussi bien, puisqu'il était décidé à ne pas sombrer dans l'océan sans fin du désespoir, autant aborder au plus tôt au havre de joie que lui promettait généreusement la nuit du Rédempteur.

De fait, elle commença assez gaiement par un dîner nombreux chez son correspondant, le digne Signor Galliano. Simple prélude. Car Rodolfo avait promis d'aller rejoindre ceux de ses condisciples qui, plus heureux que lui, avaient été déclarés "bons pour le service" et qui fêtaient ce soir-là leur entrée dans la carrière navale avec toute l'expansion turbulente et... humide de tous les conscrits du monde.

Les trattorias, les cafés, voire les bars à l'usage des touristes étrangers les avaient vus défiler à leurs tables ou à leurs comptoirs, prompts à rire, à folâtrer, à faire sonner haut le récit de leurs prouesses futures, et à regarder les femmes. Ma parole! ce fut peut-être bien ce soir-là que la plupart d'entre eux firent connaissance — mais une connaissance approfondie — avec certains *Manhattan* et autres *gin-cocktails* qu'il était, en ces temps heureux, convenu d'appeler américains.

Vers minuit, que pouvait bien trouver, dans une ville comme Venise, une telle bande de jeunes fous en guise de distraction?... Eh! parbleu! se précipiter dans la première embarcation imprudemment abandonnée le long d'un quai et — n'est-on pas élèves à l'École navale de la marine royale, *per Bacco!* — de se griser de vitesse sur la *Canale Grande*, d'aller semer la perturbation dans le lent glissement des gondoles qui emportent vers le Lido des couples chuchottants?

L'occasion s'offrit, trop propice pour que les jeunes fous ne la saisissent point... Un canot à vapeur montra son étrave, sa minuscule cabine, son pont net... Il fut envahi d'un bond, les manettes manoeuvrées... Un jet de vapeur... un gazouillis d'eau qui court le long de la coque... Le halètement du moteur... dans sa course déréglée le motoscaff emporta son équipage en folie...

Il n'alla pas loin.

La Ca d'Oro à peine dépassée, sans que nul ait songé à honorer d'un regard admiratif la caresse de la lune sur la dentelle de marbre ornant la façade du merveilleux palais des Contarini, au coin du Rio des Saints Apôtres, le canot, lancé en bolide, ne put, en dépit d'un prompt redressement, éviter une gondole...

Ce fut l'accident inévitable : la barque frêle chavirée dans un concert de jurons, d'imprécations, de cris aigus...

(La suite au prochain numéro)



MADAME LAURE
Le plus fort Médium
d'Europe
AUTO-SUGGESTION
Vous dira votre nom et
votre âge. Réunit les sé-
parés! facilite les affaires!
ramène les amitiés perdues.
Consultations: 9 am à 9 pm
373 avenue Duluth
entre Berri et St-Hubert
Les tramways St-Denis-
Windsor vous y conduisent.

☞ Poméranien à vendre

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Revue de Manon

**Pages 31 à 32
manquantes**